



HAL
open science

Entre tradition et globalisation, les tourments d'Addis-Abeba

Nina Pestel

► **To cite this version:**

Nina Pestel. Entre tradition et globalisation, les tourments d'Addis-Abeba. Architecture, aménagement de l'espace. 2017. dumas-01661914

HAL Id: dumas-01661914

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01661914>

Submitted on 12 Dec 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - ShareAlike 4.0 International License



**ENTRE TRADITION
ET GLOBALISATION
LES TOURMENTS
D'ADDIS-ABEBA**

**PORTRAIT PERSONNEL ET HONNÊTE
MEMOIRE DE NINA PESTEL
MASTER ENSA NANTES**

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Je remercie Lucas, partenaire de voyage,
qui m'a accompagné dans tous les moments, parfois difficiles.

Je remercie également ma mère, partenaire de mémoire,
qui a bien voulu corriger mes fautes d'orthographe, parfois impardonnables.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

SOMMAIRE

INTRODUCTION	1
PARTIE 1 : GROS PLAN SAISSISSANT : COHABITATION ENTRE TRADITION ET MONDIALISATION	3
1.1 L'ARRIVÉE	4
1.1.1 LA DESCENTE	4
1.1.2 DEUX TERMINAUX BIEN DISTINCTS	4
1.1.3 LE QUARTIER DE L'AÉROPORT : BÔLÉ	4
1.1.4 NOUVEAUX REPÈRES TEMPORELS	5
1.2 IMMERSION DANS L'ESPACE PUBLIC	5
1.2.1 LA VILLE, UN ESPACE HOMOGENÈME	6
1.2.2 LA RUE, UNIQUE ESPACE PUBLIC	6
1.2.3 LA FAUNE URBAINE : TEMOIN DU MONDE RURAL	7
1.2.4 EAU : UTILISATION PARADOXALE	7
1.2.5 MOBILITE : DE LA VOITURE INDIVIDUELLE AU TRANSPORT EN COMMUNS	8
1.3 RENCONTRE AVEC LA CULTURE TRADITIONNELLE	9
1.3.1 UNE CULTURE PLEINE DE FIERTÉ	9
1.3.2 LE PLAT TRADITIONNEL : ENVERS ET CONTRE TOUT	10
1.3.3 VIANDE : PRESENCE INEDITE EN AFRIQUE	11
1.3.4 LE CAFE : UNE TRADITION QUI RESTE FIGEE DANS LE TEMPS	11
1.3.5 LES FETES RELIGIEUSES	11
1.3.6 UNE RELIGION OMNIPRÉSENTE	13
1.4 POTENTIELS HUMAIN, UNE JEUNESSE ENTHOUSIASTE ET SOLIDAIRE	
1.4.1 LA NOUVELLE JEUNESSE : ENTRE INTERDITS ET INTERNATIONALISATION	13
ANNEXE 1 : FASHION SCHOOL	15
1.4.2 JEUNESSE SOLIDAIRE : RECIT D'UNE COLOCATION PARTAGEE	16
ANNEXE 2 : UN SKATEPARK À ADDIS-ABEBA	17
1.4.3 RAPPORT A L'AUTRE	18
CONCLUSION	18

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

PARTIE 2 : L'ENVERS DU DECOR, UNE REALITE PLUS COMPLEXE ET PLUS LARGE	20
2.1 ENTRE PAYSAGES INEXPLOITÉS ET SUR-EXPLOITÉS	21
2.1.1 UNE FAUNE DIVERSE TRES PRESENTE	21
2.1.2 ENVIRONNEMENT ET VERDURE	22
<i>ANNEXE 3 : ETHIOPARC</i>	23
2.1.3 ENERGIES VERTES, MAIS CONTROVERSEES	24
<i>ANNEXE 4 : SOL-UBIA</i>	25
2.1.4 AGRICULTURE ET FAMINE	26
<i>ANNEXE 5: MARKET'S SEED</i>	27
2.2 ENTRE ARCHITECTURE TRADITIONNELLE ET GLOBALISATION	28
2.2.1 ARCHITECTURE HERITEES : TECHNIQUES DE CONSTRUCTIONS INGENIEUSES	28
<i>ANNEXE 6 : AMBASSADE PAYS-BAS</i>	29
2.2.2 ARCHITECTURE VERNACULAIRE : RESPECT DE L'ENVIRONNEMENT ET DES TRADITIONS	30
<i>ANNEXE 7: MARKET'S SEED</i>	31
2.2.3 ARCHITECTURE GLOBALE : LA FIEVRE DE DUBAÏ	32
<i>ANNEXE 8 : CONCOURS POUR LE QUARTIER GÉNÉRAL DE LA CHAMBRE DE COMMERCE</i>	33
2.2.4 ARCHITECTURE DE MASSE : UN NOUVEAU SOUFFLE POUR LA VILLE	34
<i>ANNEXE 9 : SECU, SICU ET MACU</i>	35
2.3 QUELQUES PISTES ARCHITECTURALES EN GUISE D'ILLUSTRATION	36
2.3.1 UNE VOIX POUR LA JEUNESSE	36
2.3.2 UNE JEUNESSE SOLIDAIRE	36
2.3.3 UN PARC ETHIOPIEN	36
2.3.4 UNE ENERGIE PROPRE	37
2.3.5 UNE AGRICULTURE DE PROXIMITE	37
2.3.6 UNE IDENTITE LOCALE	37
2.3.7 UNE ARCHITECTURE ADAPTEE	37
2.3.8 UNE ARCHITECTURE GLOCAL	37
2.3.9 UNE REPONSE RAPIDE	38
CONCLUSION	39
TABLE DES ILLUSTRATIONS	40
BIBLIOGRAPHIE	41



Illustration - 1

INTRODUCTION

Question innocente : quelle destination Erasmus choisir en début de Licence 3 ? La brochure de Nathalie Akinin, telle une agence de voyage, propose aux étudiants des villes plus exotiques les unes que les autres : São Paulo, Berlin, Bangkok, Rome, Istanbul, Athènes, Barcelone, Rosario, Prague, etc. Mais rien en Afrique. Dommage, parce que notre stage de chantier au Togo nous a donné, à Lucas et moi, envie de partir un an en Afrique. Oui l'Afrique. Non pas pour la qualité de son enseignement en architecture, car il me semblait que vu l'urgence, on n'y trouvait que des ingénieurs, mais pour le dépaysement total. Pour autant, si l'Erasmus se définit avant tout comme une opportunité d'étudier à l'étranger, il nous fallait trouver une école d'architecture à la hauteur. Quelques jours plus tard, nous découvrions le site web d'une école en Ethiopie, à Addis-Abeba, l'EIABC (Ethiopian Institute of Architecture, Building, Construction and City development), partenaire avec l'ETH de Zurich, le Bauhaus de Dessau... Que de grands noms ! Celle-ci semblait donner des gages de qualité, et nous attendions le feu vert de l'Ensa Nantes, assorti de quelques informations complémentaires utiles. Mais en réponse à nos interrogations, un « Allez-y, vous nous raconterez ! » de Marie-Paule Halgan nous fut renvoyé. Nous nous sommes alors décidés, sans aucune feuille de route ni recommandation.

Donc, Éthiopie, et surtout Addis-Abeba, qui que tu sois, bonjour ! En vérité je n'avais aucune idée de ce qu'était ce pays. J'ai transposé mes seuls souvenirs qui s'en rapprochaient un peu : le Togo, mais avec une école d'architecture - réflexe étranger courant, mais inapproprié. Car les spécificités d'un lieu apparaissent de plus en plus de précises et marquées à mesure que la familiarisation s'installe. Nous avons dû aussi batailler avec l'image que nous en donnait notre entourage : « l'Éthiopie, mais pourquoi, c'est la famine là-bas ! » ; mon père me disait : « Tu vas perdre un an d'étude, c'est stupide ! » ; et les parents de Lucas : « Mais, c'est trop dangereux ! ». Nous avons donc commencé à effectuer des recherches sur ce pays, pour sortir du cliché trilogique : "grands athlètes, famine et pauvreté". Wikipédia, notre meilleur ami, et les autres, dites- nous ce que vous savez...

L'Ethiopie s'étend sur 1 130 000 km environ, dont la variété des reliefs, paysages - magnifiques hauts-plateaux, volcans, déserts arides-, climats, faune, flore est étonnante.

Berceau de l'humanité aux racines très profondes, seule en Afrique à n'avoir jamais été colonisée, elle revendique avec fierté une place à part. Par sa grande diversité ethnique, linguistique et religieuse, le pays est un continent à lui tout seul, riche culturellement. Il est d'ailleurs considéré comme un paradis pour linguistes, avec ses quatre familles principales (sémitique, couchitique, omotique, et nilotique), sa langue officielle l'Amharique, et plus d'une centaines d'autres. Sa population très dense de 98 millions se partage entre deux religions monothéistes, chrétienne orthodoxe (52%) dans le nord-est, et musulmane (33%) dans le sud-ouest, avec une poche minoritaire animiste dans le sud. Or, à l'époque - et nous en fûmes surpris -, seules deux vidéos étaient disponibles : l'une, un épisode de "J'irai dormir chez vous" et une autre sur la culture éthiopienne ! Certes, nous l'avons appris plus tard, il est interdit de photographier les monuments, bâtiments administratifs et ponts - voire les environs à partir de ces derniers, et les Éthiopiens eux-mêmes refusent de se faire tirer le portrait. Donc, rien à nous mettre sous la dent, alors qu'aujourd'hui une pléthore de documents s'offrent au curieux, à l'image de sa nouvelle attractivité.



Je ne savais rien de ce pays, né d'un métissage entre l'Afrique subsaharienne et des Arabes venus du Yémen par de-là la Mer Rouge. Ce royaume, ancienne Abyssinie, qui a bâti des puissants empires, nous lègue aujourd'hui des vestiges de villes africaines florissantes, le royaume d'Axum, les églises excavées de Lalibela, les forteresses de Gondar, les remparts d'Harar... D'Addis-Abeba, troisième capitale la plus haute du monde, à part son altitude (2500m) qui lui réserve un climat doux, et une présence encore très importante du monde rural, comme des chèvres qui se baladent un peu partout, je ne savais rien. J'ignorais que c'était le siège de l'Union africaine, qu'elle affichait un développement et une croissance importante très récente, qui atteint aujourd'hui 10%, qu'il y avait le tram, de plus en plus grands buildings, et que l'État projetait même d'y ériger la tour la plus haute d'Afrique. Je préférais garder la surprise intacte, une envie de dépaysement total. J'étais loin d'imaginer ce que j'allais trouver en atterrissant.

De nombreux écrits et théories sur la question de la mondialisation en Afrique s'offrent aux lecteurs. Mais se rendre sur place, dans une capitale emblématique unique, permet de saisir "sur le vif", à une échelle plus rapprochée, les tourments d'Addis-Abeba, entre tradition et modernisation. Comment la ville vit-elle la coexistence parfois brutale entre ces deux mondes hétérogènes, qui tout à la fois l'enrichissent et la fragilisent ? Comment croître et avancer quand tant de freins sociaux, culturels, ou religieux la brident ? Que privilégier dans l'urgence et la nécessité ? Comment accepter que le train du progrès laisse encore tant d'exclus sur le bas-côté ? Si les enjeux de ce questionnement sont multiples, aucune solution - miracle ne s'offre à décrypter, hélas, et là n'est pas mon propos. Je voudrais simplement dresser le portrait personnel et honnête d'une ville, tiraillée entre son histoire, ses rêves d'internationalisation et la réalité. S'est imposé un rendu photographique pointilliste – voire parcelaire de ce "chaos-là", qui en même temps garde une cohérence émouvante.. Car maintenir ensemble des fragments aussi divers que ceux dont est parée Addis-Abeba, et le pays tout entier, tient à la fois du tour de force, de l'art et du miracle.

Formellement, ce mémoire portera trace d'une découverte - exploration d'un an, celle d'une étudiante française au cœur de "la nouvelle fleur", Addis-Abeba, capitale africaine en pleine croissance. Entre tradition et globalisation, quels aspects et difficultés de la ville ont retenu mon attention, m'ont frappée, en tant que regard extérieur ? Et comment celui-ci a-t-il évolué avec le temps ? Lecteur, mon semblable, je te propose donc de t'emmener dans mes valises. Première escale : gros plan saisissant, celui qui s'impose directement au nouveau venu, sur la cohabitation malaisée entre tradition et globalisation. S'y déclineront l'arrivée, l'immersion dans l'espace public, la découverte de la culture traditionnelle, et la rencontre avec la jeunesse, à fort potentiel.. Seconde escale à mi-parcours : l'envers du décor, révélant une réalité plus complexe, qui échappe aux classifications, autour des potentiels croisés du pays, de la ville et ses habitants. Deux directions : l'environnement et l'architecture. Car ce voyage m'a ouverte sur une prise de conscience de tous ces enjeux, et ce que notre métier peut à la fois recevoir et apporter. C'est la raison pour laquelle j'y ai ajouté neuf projets divers, parfois personnels, qui esquissent quelques pistes se faufilant, jetant des ponts entre tradition et globalisation.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

1

PARTIE 1 **GROS PLAN SAISSISSANT : COHABITATION ENTRE TRADITION ET MONDIALISATION**

EN PARTANT, J'AVAIS DANS LA TÊTE DE DEVENIR AFRI-
CAINE DURANT UN AN ; JE VOULAIS ME FONDRE
DANS LE DÉCOR, M'INTÉGRER ENTIÈREMENT DANS LA
SOCIÉTÉ ADDIS-ABEBIENNE. SEULS ÉTRANGERS DE
L'ÉCOLE, NOUS AVONS VOULU VIVRE EXACTEMENT LE
MÊME QUOTIDIEN QUE NOS CAMARADES ÉTHIOPIENS :
TRANSPORT, LOISIRS, LOGEMENT, NOURRITURE, EAU
DU ROBINET, HABITUDES, ET MÊME REVENUS. L'IDÉE DE
S'IMMERGER DANS UNE ÉCOLE LOCALE NOUS PERMET-
TAIT AUSSI DE PARTAGER DES PROBLÉMATIQUES ET DES
SENSIBILITÉS AVEC LES ÉTUDIANTS EN ARCHITECTURE,
ET ÉVENTUELLEMENT LES ENSEIGNANTS. MAIS LA PRE-
MIÈRE ÉTAPE NÉCESSITAIT D'ABORD DE DÉCOUVRIR ET
D'ASSIMILER LEUR CULTURE.

- 1.1 *L'arrivée*
- 1.2 *Immersion dans l'espace public*
- 1.3 *Rencontre avec la culture
traditionnelle*
- 1.4 *Potentiels humain, une jeunesse
enthousiaste et solidaire*



ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

1.1 L'ARRIVÉE

1.1.1 LA DESCENTE

En prenant nos billets, nous n'y avons pas pensé. Nous visions le moins cher : Saoudi Air-line.

Mon voyage commence donc avec la prière : « Allah est grand (...) », sur fond « grand ciel » affiché par tous les écrans.. A ce moment - là, je me disais que c'était plutôt 'sympa' : on avait quand même décidé de faire un voyage vers l'inconnu, non ?! En revanche, nous n'avions pas prévu qu'en Arabie Saoudite, l'alcool est interdit et le statut des femmes problématique. Donc ciao, nos bouteilles achetées dix balles à l'aéroport de Paris et, ciao mes petites épaules qui dépassaient de mon pull (blanc en plus!). Quatre heures à attendre dans cette ambiance, le voyage commence bien. J'ai bien essayé de rejoindre le coin fumeur, mais j'ai vite changé d'avis quand je suis arrivée devant ce groupe composé seulement d'hommes, qui me fixaient avec insistance. Une heure du matin, nous retournions dans l'avion qui nous déposera à notre destination finale. Ouf ! L'avion est composé essentiellement de femmes, noires, toutes tout en noir : des Éthiopiennes employées en Arabie Saoudite en tant que femmes de ménage. Leurs cris de joie, mêlés au son de leurs claquements de langues sonnent l'arrivée : « la la la la la !!! ». Embarquées en noir, elles débarquent toutes en couleurs.

Ça y est, j'y suis. En fait non. Non, non, non, la réalité, ce n'est jamais aussi facile ! J'ai mis quatre heures à quitter l'aéroport. Pour tuer le temps, j'ai fini par mettre Booba à fond dans les oreilles en regardant, impuissante, ce qui se passait devant moi. Ces femmes ne parlaient pas quand leurs sacs arrivaient, préférant attendre leurs copines, et les copines de leurs copines, bref à créer des embouteillages. De plus, elles étaient tellement excitées de récupérer leurs sacs que dès qu'une en voyait un, elle sautait dessus et ne le lâchait plus. Celle-ci se retrouvait donc à faire un 'strike' sur toutes les autres, faisant tomber tout le monde et toutes les piles. Ce qui fait qu'il fal-

lait chercher son bagage dans cet énorme tas informe de valises, qui grandissait sans limite. 5H du mat', arrivent enfin nos deux énormes sacs.

1.1.2 DEUX TERMINAUX BIEN DISTINCTS

A Addis-Abeba, il y a deux terminaux : un pour ceux qui arrivent et partent d'Europe ou des États-Unis, de tous les « beaux pays », et un pour les autres.

Le premier est refait à neuf et bien équipé : lumières à tous les étages, parking de gala, beaux taxis, et même des barrières automatiques, avec une machine qui distribue des tickets de péage - c'est magnifique !

L'autre, ce n'est pas pareil. Ce fut le nôtre. Il s'agit du même aéroport pourtant, à quelques mètres de distance. Dans le parking au sol de gravats, s'abrite une petite case où l'on distribue du café aux voyageurs emmitouffés dans de grosses couvertures informes. Ici les gens attendent toute la nuit que leur famille fasse la route de la campagne pour venir les chercher, ou ils attendent de savoir quoi faire ; on n'est pas sûr. Donc, soit tu attends là avec eux, soit tu prends un taxi. En vérité tu n'as pas vraiment le choix. Quand tu en sors, tu te fais sauter dessus par une horde de chauffeurs qui veulent tous négocier avec toi, ou t'arnaquer. Nous étions tellement fatigués que nous n'avons même pas négocié. En sortant du taxi, un gars me donne un petit bout de papier rédigé à la main : c'est le ticket du péage.

Voilà, mon voyage commence.

1.1.3 LE QUARTIER DE L'AÉROPORT : BÔLE

Le quartier de l'aéroport, Bôle, s'offre à toi dès ton arrivée. Je m'attendais déjà à y trouver la vitrine du pays, qui vise à vendre du rêve aux diplomates y séjournant. Mais j'ai été surprise. Time Square. Enfin presque. Des buildings énormes, très modernes, qui clignotent quand tu passes.

Tout y est plus cher que dans les autres quartiers, et la quasi totalité des ambassades s'y trouvent : Corée du Sud, Egypte, Tunisie, Portugal, Belgique, Angleterre, etc. La Guinée s'est



fait une petite beauté : des panneaux verts rétractables importés d'Occident. La Turquie doit être le seul endroit d'Éthiopie à posséder une fontaine qui fonctionne. Et même la Corée du Nord est présente.

Il est possible de manger de tout ici, surtout chinois, mais aussi turc, Indien, libanais, français, etc. : crème fraîche, cochon, canard, menthe, couscous, et croque-monsieur ! Ce qui est appréciable, comparé à un régime composé essentiellement d'injera (sorte de galette souple omniprésente).

C'est aussi l'endroit où la jeunesse sort le week-end. On y trouve une grande quantité de boîtes de nuit qui passent du jazz éthiopien aux musiques du moment. Il y a même des boîtes underground et des bars à cocktails. C'est le rendez-vous des diplomates et des expatriés. Ici, tu peux te balader sans que (presque) personne ne te regarde.

SYMBOLE DU DÉVELOPPEMENT ÉTHIOPIEN À L'ŒUVRE AUJOURD'HUI, VITRINE DE LA GLOBALISATION, CE QUARTIER MONTRE AUSSI L'EXCLUSION D'UNE PARTIE IMPORTANTE DE LA POPULATION : LA CLASSE DÉFAVORISÉE QUI NE SORT PAS.

1.1.4 NOUVEAUX REPÈRES TEMPORELS

Ma première destination fut l'hôtel Taitu, situé en plein centre, l'incontournable des nouveaux arrivants, plus ancien d'Addis-Abeba, aurolé de charme et d'éclat fatigué. Celui-ci raconte encore comment fin XIX^{ème}, Taitu, la femme de l'empereur Ménélik II, prétendant de droit divin qui a créé la capitale en 1880, a voulu encourager la noblesse à utiliser les hôtels, en ouvrant le premier établissement de ce genre en Éthiopie. Nous avons réservé une chambre pour la nuit. A notre arrivée vers 6h du matin, une jeune femme, qui dormait à même le sol, apparut ébouriffée et légèrement souriante derrière le comptoir. Après quelques sommaires présentations, elle nous expliqua qu'apparemment la chambre n'était plus disponible. En cause : l'heure tardive de notre arrivée, car selon elle il était plutôt 11h30, soit le lendemain de notre réservation ! Et pour clari-

fier son propos étonnant, elle tendit le doigt en direction de l'horloge..qui indiquait bien l'heure annoncée. Sentiment d'étrangeté garanti. Heureusement, elle pouvait nous dépanner avec sa "suite", qui restait disponible. Un petit supplément et l'affaire fut réglée.

C'est un fait : l'Éthiopie est l'Angleterre de l'Afrique. Même si les Éthiopiens conduisent à droite, le pays révèle un mode de fonctionnement propre, à la fois simple et immuable. Son horloge est différente : calée sur la course régulière des 12h du soleil (6h-18h), la journée commence à 00h. Les heures suivantes sont les heures de soleil. Par exemple à 8h du matin, cela fait 2h que le soleil est là : il est donc 2h du matin en Éthiopie.

De plus, leur calendrier, utilisé seulement ailleurs en Érythrée, est composé de douze mois comprenant tous trente jours et un treizième mois de cinq ou six jours. Ainsi le nouvel an éthiopien se retrouve le 11 septembre et Noël le 6 ou 7 janvier. Et oui, à Addis-Abeba et dans le reste du pays, les gens faisaient la fête le 11 septembre 2001, et personne ne le savait. Pour indiquer la date, le point de départ est l'an 8 du calendrier grégorien. Ils sont donc cette année en 2009 !

AINSI PAR CETTE PETITE MÉSAVENTURE, J'AI COMPRIS QUE J'ÉTAIS RENTRÉE DANS UN MONDE DIFFÉRENT DU MIEN, AVEC SES PROPRES ÉVIDENCES ET RÈGLES, AUQUEL JE DEVAIS M'ADAPTER. MAIS CETTE INCONGRUITÉ TEMPORELLE EST-ELLE SOLUBLE DANS LES ÉCHANGES INTERNATIONAUX ?

1.2 IMMERSION DANS L'ESPACE PUBLIC

Les tout premiers jours à Addis-Abeba plongent l'arrivant(e) européen dans un décor urbain étonnant et contrasté, comme si les acteurs du monde rural s'y étaient perdus et imbriqués. L'inhabituel, l'exotique, -grossiers clichés africains- accrochent le regard, l'interpellent.



Illustration 5

Au beau milieu d'une importante capitale, des troupeaux traversent les rues, des gens se lavent nus sans pudeur, des petites dames vendent trois carottes et deux oignons à même le sol, etc. On ne peut s'empêcher de se dire : « quel souk ! » et j'avoue que tout au long du séjour, j'ai continué à me le dire. Un immense désordre, oui, mais organisé ! (même si la compréhension de son organisation n'est pas toujours à notre portée).

1.2.1 LA VILLE, UN ESPACE HOMOGÈNE

Histoire d'Addis : une ville nomade qui se sédentarise. La terre appartient au souverain, et est divisée en différentes parcelles que celui-ci distribue aux personnalités importantes de l'État. Chaque parcelle, sefer (quartier) était séparée ; on y accédait en traversant des rivières, des collines et en suivant des sentiers. La ville était donc une multitude de « petits villages ». Malgré cette évolution, les sefer sont restés et sont devenus des « quartiers », mais en vérité ce sont juste des villages qui se touchent. Il n'y a pas de zoning.

En France et en Occident, quand tu veux visiter une ville, tu choisis le quartier historique ; tu travailles dans le centre des affaires ; tu manges dans le quartier chinois ; tu vas faire tes courses dans la zone d'activités. etc.

Ici, on trouve des petits commerces partout : marchands de légumes, (où tu peux boire des jus de fruits et manger des salades), magasins de bricolage, centre commercial (vide), tout petits supermarchés (où tu achètes des boîtes de conserve, de la vache qui rit, des yaourts, et des produits ménagers), bars - boucheries, etc. Tous les magasins sont identiques, selon leur utilité. Au moins, tu n'as pas de surprise. Mêmes jus, mêmes prix, mêmes chaises, même décoration, même présentation des fruits dans tous les magasins de légumes, tous ! Et cela se répète pour les bars, les centres commerciaux, etc. C'est bizarre non ? Je me suis longtemps demandé : vous n'avez pas envie d'un truc différent, d'innover ? Non. Ils sont attachés à leur quotidien.

ET CETTE UNIFORMISATION, HÉRITÉE DE LEUR HISTOIRE, EST SYNONYME DE FACILITÉ ET D'ÉGALITÉ.

1.2.2 LA RUE, UNIQUE ESPACE PUBLIC

La rue est un espace public, contrairement à ce que nous pourrions en dire en France. Pendant la journée, de 6h de matin à 20h, la rue grouille, mais les maisons et les parcs demeurent vides.

L'effervescence de la rue donne lieu à une multitude de situations et d'opportunités pour la population, sous les yeux aveugles des quelques touristes. Il y a tellement de choses différentes qui se passent en une minute que parfois tu t'arrêtes à un bar, tu te poses, prends une **St Georges** (bière locale) et tu regardes. Nécessité oblige, les Éthiopiens sont très inventifs quand il s'agit de gagner leur vie, même si parfois ils n'en récoltent que quelques birrs. Tous appartiennent à la fourmière laborieuse ou oisive, en perpétuel mouvement, tendue vers on ne sait toujours quel impératif, vaguement lié à la survie, c'est-à-dire souvent à l'exploit quotidien.

Il y a évidemment les vendeurs à la sauvette proposant de tout, en passant par la semelle unique, les autocollants pour enfants, les posters de Jésus, les lavabos, les sacs à main, les robes de nuit, etc. Tout doit partir dans la journée ! Il y a aussi les marchands de nourriture : des femmes avec des grosses casseroles qui vendent des patates chaudes, du maïs sur des petits cuiseurs à charbon, et les immanquables fritures : frites (souvent très très mauvaises) et petits biscuits. Devant chaque magasin, à chaque coin de rue, des gens nettoient et réparent les chaussures. A Piazza (centre historique) un grand nombre de vendeurs et de réparateurs de lunettes en tout genre étalent leur marchandise et leur stand. Dans le quartier des facs, les tas de journaux régalaient la population en nouvelles ; toute la journée les gens s'y assoient et lisent. Partout dans les rues les gens t'invitent à partager leur assiette à l'heure du midi.



Illustration 6

Les mécaniciens réparent tout sur le trottoir ; le chantier s'y étale ; un troupeau de moutons passe ; un âne tente d'arrêter sa misérable vie au beau milieu d'un boulevard, au grand mécontentement des chauffeurs ; les odeurs fusent de partout : café, pots d'échappement, friture, pisse, cigarettes, SDF, encens, cuisine. Puis plus rien.

La nuit, le seul bruit que tu peux entendre est le souffle de ceux qui n'ont pas la chance d'avoir un toit. Dans la nature, chaque animal se fabrique ou trouve un nid pour dormir, un endroit de confort et de sécurité. Un homme qui doit dormir dans sa jungle à lui, créée pour lui, la jungle urbaine, ne trouve pour sol que de grandes avenues couvertes de béton dur, pour confort des morceaux de bâches. Et s'il est chanceux, de gros tubes en béton préfabriqués lui offriront un toit. Nid urbain, parfois calfeutré de feuilles et de branches. Et le pire est que cette jungle attire de plus en plus de malheureux...

1.2.3 LA FAUNE URBAINE : TEMOIN DU MONDE RURAL

La plupart des villes sont remplies de pigeons et de chats errants ; à Addis-Abeba le regard neuf capte les aigles et les chiens. Ces derniers sont partout. La journée, quand le soleil est à son zénith, les "sacs d'os" font la sieste sur les trottoirs. Le soir, à la nuit tombée, les femelles essaient d'attraper les restes des boucheries pour alimenter leurs mamelles dégoulinantes. La nuit, la ville leur appartient et personne ne peut faire cesser les aboiements incessants des meutes qui règlent leurs comptes.

A Addis-Abeba, la considération de l'animal est peu présente. Si celui-ci n'a acquis en France son statut juridique d'être vivant que depuis peu, par sa place de choix dans les contes et récits de notre enfance, l'iconographie, les peluches notamment, il s'apparente le plus souvent à l'ami de l'homme.

Dans la rue là-bas, à part les chiens, on trouve en permanence tout ce qui se mange, car les animaux sont considérés comme tels : chèvres, moutons et même taureaux. En outre, avant

les grandes fêtes comme Noël ou Pâques, les paysans viennent avec leur troupeau pendant quelques jours dans la capitale. Parfois les gens doivent s'écarter pour laisser passer les énormes taureaux.

Sinon toute l'année, les ânes encombrant les routes, en attendant que leur misérable vie prennent fin. En Éthiopie, le rapport à l'animal est très différent du nôtre ; il est de la nourriture ou rien, l'âne n'est donc rien. Il est utilisé "jusqu'à à la corde" pour transporter des marchandises, et quand il est "usé" les gens le jettent. Quant aux autres animaux, cela dépend de leur utilité. Mon colocataire m'a raconté qu'à 10 ans, il avait tué un mouton avec deux de ses cousins à mains nues, uniquement parce que celui-ci lui avait marché sur le pied et fait mal !

Avec l'urbanisation, la diversité animale de départ s'appauvrit aussi (singes, oiseaux), et les seuls restants sont relégués au rang d'utilitaires, même s'il n'est pas improbable de trouver des tortues géantes dans certains parcs et sur les terrasses de bars.

AINSI CETTE FAUNE URBAINE RÉVÈLE LA COLLISION SAISSANTE ENTRE ANIMAUX AGRICOLES PLACIDES ET CIRCULATION AUTOMOBILE INTENSE SUR D'INNOMBRABLES AXES ROUTIERS BRUYANTS, BORDÉS D'IMMEUBLES.

1.2.4 EAU : UTILISATION PARADOXALE

Taitu, la femme de Ménélik allait souvent se réchauffer dans les sources chaudes, situées en contrebas de l'emplacement originel de la ville. Les eaux thermales avaient des propriétés médicinales, et la végétation luxuriante rendait l'endroit paradisiaque. Elle commença à y installer un campement ; puis quand son mari partit en expédition, de réelles constructions. Elle finit par le convaincre de changer la capitale à cet emplacement et l'appela Addis-Abeba (la nouvelle fleur), en s'inspirant des champs de mimosas qui longeaient le lieu. Par la suite les eaux thermales ont été intégrées à l'hôtel d'Europe, où les gens aisés venaient prendre leur bain. Aujourd'hui celui-ci sert de bain public, presque seul lieu où il est possible



Illustration 7

de prendre une douche chaude, et pour un prix modique.

Contrairement à la qualité de l'eau dans la plupart des pays en développement, celle du robinet à Addis-Abeba est "potable". Servie en pichet au restaurant et dans les petites baraques, elle est bue par tout le monde, hormis les touristes par précaution usuelle. En revanche, elle fait l'objet de restrictions fréquentes. L'Éthiopie, souvent appelée le « toit de l'Afrique », a de grands plateaux qui récupèrent une large partie des précipitations du continent : 80% des eaux du Nil viennent d'Éthiopie. Pourtant le pays souffre d'un manque de couverture par le réseau. De 1998 à 2004 environ 30% de l'eau distribuée était perdue pour cause de fuites. L'État alterne donc chaque jour le quartier qui sera privé d'eau, mais parfois la coupure dure une semaine, voire deux. Dans notre quartier, nous subissions une semaine sans eau courante, tous les deux-trois mois, nous privant de douche, toilette, vaisselle, etc. Au départ, mal préparés, déconcertés, nous achetions quantité de bouteilles d'eau, toujours insuffisantes pour combler nos besoins courants. Cette eau, dont nous usions sans compter (une chasse d'eau en utilise 10 l) auparavant, était devenue une denrée rare et précieuse, qu'il fallait gérer avec soin et parcimonie.

Par la suite, nous avons appris que des garçons s'occupent d'aller remplir et livrer des bidons pour 0,50 cents dans le quartier, ou dans celui d'à côté pour 1 euro. Parfois la coupure (accidentelle ou volontaire ?) peut aussi provenir d'un tuyau de canalisation cassé qui sort du sol, une aubaine pour les gens de la rue. Toute la journée, vieux, jeunes, enfants viennent remplir leurs bouteilles, laver leur linge, leur voiture, voire eux-mêmes, etc. Ainsi, certains se mettent complètement nus pour un bain de minuit dans les rues désertées.

La propreté occupe une place très importante dans la sociabilité. Tout le monde entretient ses chaussures quasiment tous les jours ; d'où la quantité de personnes qui proposent ce service et participent à l'économie d'échange. Les vêtements aussi doivent être impeccablement propres. La dame qui s'occupait de la

lessive de nos vêtements nous a fait remarquer que nous en prenions moins soin. Beaucoup posent par exemple un mouchoir sur un muret poussiéreux avant de s'y asseoir. Tous les jours, à l'école d'architecture, les femmes de ménage nettoyaient le campus : elles en balayaient la totalité, intérieur comme extérieur, enlevaient les feuilles tombées dans les gouttières, et ensuite aspergeaient d'eau la route et les murs des bâtiments. C'est impressionnant la quantité d'eau que la ville utilise à la propreté. Néanmoins, il n'y a pas de rivière à proprement parler, juste un tout petit filet qui descend de la montagne, semblable à un égout, utilisé comme poubelle, et donc privé de vie. Le passant ne croise pas non plus de plans d'eau ou bassins à Addis-Abeba, et de nombreuses fontaines trônent vides.

1.2.5 MOBILITE : DE LA VOITURE INDIVIDUELLE AU TRANSPORT EN COMMUN

Les transports en commun occupent une place très importante dans la ville d'Addis-Abeba, car la voiture individuelle reste inaccessible. Tout d'abord l'aspect financier n'est pas négligeable : 2000 euros pour la voiture la moins chère, auxquels s'ajoutent les 200 euros du permis. Ensuite la circulation chaotique. Très peu verbalisés, les Éthiopiens ne respectent ni les signalisations ni les priorités. Leur conduite peut donc s'avérer très dangereuse, malgré leur étonnante dextérité au volant. Enfin, la peur. Ici quand tu renverses quelqu'un, c'est la prison, tout de suite, sans que tu n'aies ton mot à dire. Les gens fortunés prennent donc un chauffeur qui ira en prison à leur place.

Pour les taxis, il y a de nombreuses disparités : du taxi jaune, neuf pour l'aéroport jusqu'au bleu, cabossé, avec plus d'un million de kilomètres au compteur. Tu te mets d'accord avec le chauffeur pour le prix de la course, plutôt élevé pour un pays en développement, et ne dépendant pas seulement de la distance. Par exemple, pour aller à l'ambassade française très haute en altitude, le chauffeur demande un surplus. Je n'utilisais que très rarement le taxi.



Les alternatives sont donc ce que la majorité de la population utilise : les différents transports en communs, accessibles (quelques centimes le trajet) et très développés, même si personne n'est à l'abri des accidents fréquents.

Le minibus est mon moyen de transport préféré. Chacun nécessite deux personnes, le chauffeur, et le « weyala » qui s'occupe d'ouvrir la porte, de prendre l'argent et d'indiquer la direction de sa course. Le principe est simple : chaque minibus emprunte une route prédéfinie, par exemple Piazza-Bôle, et s'arrête n'importe où entre ces deux points pendant que le weyala crie « Bôle, Bôle, Bôle ! ». Le coût de la route dépend de la distance que tu parcours, donc le weyala doit savoir à chaque instant combien il reste de places, et depuis combien de temps est présente chaque personne. Quand tu veux t'arrêter, tu dis « *Weradjale* », et le chauffeur s'arrête sur le bas-côté. Le minibus est assez confortable car contrairement au autres bus, tu es assis mais très très "entassé" : bien moins de sièges qu'il n'y a de passagers. Chaque fois que tu penses celui-ci super complet, ils arrivent encore à faire rentrer de nouveaux venus. Aux deux arrêts prédéfinis, les gens attendent les uns derrière les autres pour ne pas laisser de chance aux voleurs discrets. Les trottoirs débordent donc très souvent pendant les heures de pointe. C'est l'une des raisons de la création du tram, pour désengorger les trottoirs.

Pour le métro, c'est la guerre. Comme les deux lignes viennent d'être mises en place, il n'y a qu'un tram toutes les vingt minutes. Quand celui-ci arrive, tout le monde court pour réussir à avoir les quelques places assises. Et tous les coups sont permis : les grands-mères te tapent avec leur cane, les jeunes te bousculent, tout le monde se pousse ; il n'y a plus aucune courtoisie ni respect de l'espace intime.

1.3 RENCONTRE AVEC LA CULTURE TRADITIONNELLE

Voyager dans un pays, c'est découvrir sa

culture. Très surprenante au début, celle-ci exige beaucoup de temps pour se donner à connaître et comprendre. Après six mois, nous commençons à nous fondre dans le paysage éthiopien : régime alimentaire apprécié, discussions adéquates, danses maîtrisées.

1.3.1 UNE CULTURE PLEINE DE FIERTÉ

La culture traditionnelle est très importante pour les habitants d'Addis-Abeba, et ils en sont fiers. C'est pourquoi, ils ne manquent aucune occasion d'en louer les principaux aspects, que ce soit la religion, la langue, la danse, la nourriture, les boissons, ou même les cigarettes. Ils t'interpellent pour te demander ton avis, attendant bien sûr que tu confirmes la qualité du sujet. Par ailleurs, ils continuent de manger tous les jours de l'injera sans se lasser, vendent leur cérémonie du café dès qu'ils en ont l'occasion, prônent les bienfaits de cette culture et n'hésitent pas à en faire la promotion, comme au Yod Abyssinia. Ce restaurant à Bolé, proposant danse, musique et nourriture traditionnelles, représente une place de choix pour tous les touristes mais aussi de nombreux citadins.

La fierté des Éthiopiens se voit et se verbalise : ceux-ci te rappellent tous les jours que tu n'as jamais réussi à les coloniser, qu'ils se sont soulevés contre l'envahisseur et l'ont battu. En effet, l'Éthiopie est le seul pays d'Afrique à n'avoir jamais été colonisé, malgré l'essai raté de l'Italie, lors d'une bataille mémorable, la bataille d'Adoua. Celle-ci s'est déroulée près du petit village du même nom, en mars 1896, suite à la signature d'un traité mal traduit, entre l'Italie coupable, et l'Éthiopie forcée de se soumettre au rang de protectorat italien. Malgré de nombreuses tentatives diplomatiques, l'Italie continua d'étendre son contrôle sur les territoires du Nord. Les Éthiopiens, très fiers, rassemblèrent hommes, femmes et même enfants et gravèrent les montagnes qu'ils connaissaient si bien pour repousser l'envahisseur. Gagnée, la bataille consolida la position de l'Éthiopie comme pays africain indépendant, contribuant ainsi à sa recon-



naissance internationale. Ménélik, l'empereur, put traiter d'égal à égal avec les puissances coloniales européennes qui contrôlaient les régions africaines limitrophes ; celles-ci durent négocier avec l'empereur sur la délimitation de leur frontière avec l'Éthiopie.

CETTE VICTOIRE, QUI LUI DONNA UNE PLACE AU NIVEAU INTERNATIONAL, EST CÉLÉBRÉE CHAQUE ANNÉE COMME LE JOUR NATIONAL DU PAYS.

1.3.2 LE PLAT TRADITIONNEL : ENVERS ET CONTRE TOUT

Les Éthiopiens orthodoxes sont ceux qui jeûnent le plus au monde : presque un jour sur deux par semaine, et durant deux mois avant Noël et Pâques. Mais jeûner ici signifie ne pas manger de viande ou de produit animal. Donc mercredi et vendredi, c'est "légumes", alors que lundi, mardi, jeudi et week-end, c'est "viande", mais ils ne mélangent jamais les deux !

C'est assez frustrant, quand tu manges de la viande, tu n'as droit qu'à cela - même pas la moindre petite salade en accompagnement ! Tous les plats sont servis avec de l'injera, la galette traditionnelle éthiopienne. La veille, des femmes en préparent par centaines sur de gros biligs. La pâte est composée d'une farine de graines de "teff" fermentées et d'eau, ce qui lui donne un goût acide. Le teff, plus petite graine du monde, possède de nombreuses vertus nutritives ; elle permet d'apporter tous les nutriments nécessaires sans faire grossir.

C'est notamment pour cette raison que les Éthiopiens sont très fins. L'injera est la base de quasiment tous les plats, servis sur de grands plateaux. Cette galette, souple et plus épaisse que sa soeur bretonne, fait à la fois office d'accompagnement, de plat et de couverts. Ici on mange avec la main (la droite précisément), tous assis autour du plat, et il n'est pas rare de se faire "gourchatter". La "gourcha" désigne la bouchée que tu vas former avec ta main pour ensuite la mettre dans ta bouche ou dans celle de quelqu'un que tu apprécies ! La nourriture est très sociale ici : à l'heure du midi, quand

le travail s'arrête pour le déjeuner, il suffit de jeter un petit coup d'oeil dans les plats appétissants des groupes d'ouvriers pour qu'ils te proposent de les rejoindre.

Chacun te proposera toujours de manger avec lui, dans son plat, avec ta main. Il m'est même arrivé dans un supermarché que la caissière me fasse goûter son plat pendant qu'elle passait mes articles ! Quant à la diversité des plats, elle n'est pas réellement au rendez-vous : seulement une dizaine, tous avec de l'injera bien-sûr. Au moins, quand tu vas dans un restaurant, tu n'as pas de (mauvaise) surprise ! Au début, tu choisis et commandes sur les menus, illustrés de photos - types d'internet, des plats internationaux qui n'existent pas. Ensuite, tu comprends vite que les menus sont là pour faire bien, que les Éthiopiens ne s'en servent jamais, qu'il suffit de demander directement à la serveuse ce qu'ils ont dans le panel de leurs dix plats.

« - **Salamnesh !** (Bonjour)
- **Salamnesh !** (Bonjour)
- **Detnesh ?** (ça va ?)
- **Detnesh !** (ça va !)
- **Amanesh ?** (ça va ?)
- **Amanesh !** (ça va !)
- **Pisnesh ?** (ça va ?)
- **Pisnesh !** (ça va ! Plus tu respecte quelqu'un, plus tu dois lui demander s'il va bien de manières différentes). **Ménalé ?** (qu'est-ce que tu as ?)
- **Hum... Teps** (viande marinée servie dans de l'injera), **teps ferfer** (viande marinée accompagnée d'injera cuit dans de la sauce tomate, servie dans de l'injera), **chirros** (sauce de pois chiches servie dans de l'injera), **enculal ferfer** (œufs brouillés servis dans de l'injera)
- **Ande** (un) **teps ferfer**, **ande** (un) **enculal ferfer**, **oulet** (deux) **chirros**. (le mot 's'il vous plaît' n'existe pas en amharique) »

ICI, DANS LA RESTAURATION, L'INTERNATIONAL SERT D'APPEL, MAIS LA CUISINE TRADITIONNELLE RESTE INDÉTRÔNABLE, CAR ELLE EST NUTRITIVE, PRATIQUE, ÉCONOMIQUE, SOCIALE, ET SURTOUT ANCRÉE DANS LES HABITUDES.



Illustration 10

1.3.3 VIANDE : PRÉSENCE INÉDITE EN AFRIQUE

Le boucher occupe une place très importante dans la culture éthiopienne : tous les coins de rues ont leur boucherie. Leur devanture fait face aux terrasses de cafés ou bars, pour que les gens accompagnent leurs bières de bouts de viande vendue au kilo. Il y a trois façons différentes de manger la viande, grillée, marinée ou crue, quelle qu'elle soit : boeuf, mouton, ou chèvre. En effet, la religion n'autorise strictement que les animaux à sabots fendus. Il est aussi coutumier de déguster le chameau, plus cher dans les régions du Nord. Le cochon est quasiment inexistant par respect pour les Musulmans. Le boucher découpe le morceau devant toi, à même la carcasse de l'animal, suspendue derrière lui, et le passe au serveur pour qu'il aille le préparer. En France, le boucher découpe les morceaux de façons précises pour séparer les différentes parties de l'animal (côtes, épaule, flanc, poitrine, etc) qu'il ne vendra pas au même prix. Ici, tout est viande, et tu ne précises jamais quel type de morceau tu souhaites, mais juste quelle quantité. Étonnamment en Éthiopie, il est possible de manger de la viande crue. Le "courte" se déguste au bar avec une bière ; le serveur t'apporte juste un plateau métallique avec ton bout de viande posé à même dessus, deux petites sauces (un mélange d'épices et d'huile) et des couteaux. Rappelons qu'il est très rare de manger de la viande crue en Afrique. Même les Ethiopiens pensent qu'ils sont les seuls à le faire, car les conditions hygiéniques ne le permettent pas. Mais ici, les animaux sont tués le jour d'avant dans des abattoirs de la ville, puis livrés le soir dans chaque boucherie à l'aide de camions réfrigérés. Chaque boucherie selon sa taille achète un ou deux animaux entiers, qu'elle vendra au détail pendant la journée. Les devantures sont toutes blanches avec une croix rouge, à l'image du style graphique du monde médical.

AINSI, "LE COURTE", PLAT TRADITIONNEL ET SOCIAL TRÈS APPRÉCIÉ, GARDE SA PLACE ET SON ATTRACTIVITÉ GRÂCE À DES CONDITIONS HYGIÉNIQUES, MAIS SURTOUT UN CIRCUIT COURT DU PRODUCTEUR AU CONSOMMATEUR.

1.3.4 LE CAFÉ : UNE TRADITION QUI RESTE FIGÉE DANS LE TEMPS

A l'EIABC, il est interdit de fumer dans tout le campus et la cigarette est très mal vue dans la rue. Cela n'arrêtait pas les étudiants ; il fallait juste traverser la route et descendre sur le bas-côté. Une femme, Emu, en faisait son métier. Elle y avait installé un petit coin pour vendre des cafés à 1 birr et des cigarettes à l'unité toute la journée. Autour de son cuiseur à charbon, des troncs d'arbres y étaient déposés. Cet endroit, à l'abri des jugements accueillait toute la journée, dès 6h du matin, les étudiants fumeurs. C'était la pause café.

Premier exportateur de café en Afrique et septième du monde, le café fait partie de rites traditionnels depuis des siècles. Cuit dans le *jebena*, (carafe en terre cuite) il rythme la vie de tous les jours des Éthiopiens. Le mode de préparation mérite le nom de rituel, voire de cérémonie religieuse, non seulement car on ne saurait l'abréger, mais aussi parce qu'il comporte des gestes et des éléments rituels. Dans chaque bar et restaurant, une femme sur un petit tabouret devant un plateau s'occupe du café. Ce mode opératoire, plutôt long, est le même dans les foyers. Le café appelé '*bunda*' n'est pas torréfié à l'avance mais pour chaque utilisation. Dans la tradition, après qu'il soit pilé, les participants de la cérémonie sont invités à sentir son parfum directement dans les mains de sa préparatrice. Il est ensuite bouilli et servi dans de petites tasses sans anses (tu te brûles les doigts à chaque fois).

AINSI MALGRÉ LA MONDIALISATION ET LA MODERNISATION, LE CAFÉ RESTENT UNE TRADITION QUI PERDURE DU POINT DE VUE DE LA TECHNIQUE ET DES USTENSILES DEPUIS SA DÉCOUVERTE-PRATIQUE RELIGIEUSE, TRADITIONNELLE ET SOCIALE FIGÉE DANS LE TEMPS, MAIS PLEINE DE SAVEURS.

1.3.5 LES FÊTES RELIGIEUSES

Quand tu arrives à Addis-Abeba, tu penses visiter le pays avec ta famille et tu demandes : "y a-t-il des vacances pendant l'année ?" On te répond "oui beaucoup !" En fait pour les travailleurs et les étudiants, les vacances sont uniquement constituées des jours fériés

GAYOTE PIZZA

0965 65 29 05 / 0947450

Fast
Omelette
Santitas
Full

SNACK

ሰሌዳ ጽባታ
OUTDOOR SERVICE

ኤርካ
ዘወትር ለጽሑፍ

ት
ጽሑፍ

(isolés). Il n'y a donc pas de vacances à proprement parler, dignes d'un Français. Comme je leur détaillais nos périodes de congé (une semaine en octobre, deux en décembre, deux en février, une en mai et deux mois en juillet-août), ils ne comprenaient pas quand nous travaillions. En revanche, leurs jours fériés sont nombreux : toutes les religions sont très respectées et comme elles vivent en harmonie, ils prennent congé les jours musulmans et chrétiens. Et quand on est professeur au lycée français, s'y ajoutent encore les jours fériés et les vacances françaises.

Lors de chaque célébration, les fidèles recouvrent le sol de leur salon, bar, café et même magasin, d'herbes appelées « *ashenta* ». Il est également traditionnel de sortir dans la rue, hommes comme femme, habillé d'un voile blanc. La ville retrouve ainsi, pendant l'instant d'une journée sa prairie d'antan, protégée d'un manteau de pureté. Voici quelques exemples de fêtes :

Mesquel est une fête célébrée le 27 septembre à laquelle j'ai eu la chance d'assister. Depuis 1600 ans, elle commémore la découverte de la Vraie Croix par l'Impératrice Hélène grâce à la fumée d'un feu. Aujourd'hui, chaque année, des fagots sont vendus partout en ville pour faire croître un bûcher collectif devant églises, places de quartiers, places publiques, etc. En se baladant la journée, tu vois des tas de bois partout dans la ville qui n'attendent que d'être allumés. Le plus impressionnant est le rassemblement à Mesquel Square, une grande place publique à Addis-Abeba. Cet événement accueillant plusieurs centaines de milliers de personnes, la sécurité est primordiale. Des barrières de militaires hommes et femmes, fouillent les sacs de la totalité du public, sans exception, allant sur la place. En arrivant, tu as l'impression d'être dans un festival énorme, surpeuplé. Tout le monde a droit à une petite bougie en cire qui sera allumée le moment venu. Les gens sont heureux. Des groupes de jeunes adolescents pleins d'effervescence ne peuvent s'empêcher de chanter à la joie de Marie, parfois les policiers sont même obligés de stopper leur enthousiasme.

Au coucher du soleil, la place, éclairée par des millions de bougies, accueille les flammes de l'énorme bûcher central. Tout le monde crie, c'est de la folie. Après que le bûcher s'est éteint, les cendres sont utilisées par les fidèles afin de marquer leur front du signe de la croix.

Noël et Pâques se déroulent de la même manière, mais Pâques étant le jour de la résurrection, est plus respectée et appréciée. Les Éthiopiens jeûnent pendant 2 mois avant le jour saint. Cela veut dire qu'il est impossible de trouver de la viande pendant ces jours-là. Traditionnellement, le premier et seul repas de la journée doit se faire à partir de 15h. Cette pratique n'est pas très courante chez les jeunes, mais continue d'être respectée par certains anciens. Donc pendant deux mois, les bouchers sont fermés et tu ne manges que de l'injera, accompagnée de légumes ou même d'injera ! Une semaine avant le jour saint, tu commences à voir de nombreux troupeaux. Arrivés des campagnes alentours, ils resteront pendant un mois à Addis-Abeba. Les gens achètent leur animal quelques jours avant la célébration. Pendant plusieurs jours, on voit des moutons seuls attachés à une corde dans tous les jardins et espaces verts de la ville. Le jour saint, les gens se réunissent en famille. Nous avons eu la chance d'aller avec la famille de notre colocataire pendant la célébration. Son père avait acheté un mouton (100euros environ) et deux poulets. Suivant la tradition, le mouton fut égorgé au couché du soleil. Les enfants ont allongé l'animal et l'ont tenu bien fermement (Lucas a participé) pendant que le père coupa la trachée de la bête, après avoir récité quelques mots. Après s'être vidé de son sang, il fut suspendu à un arbre. A six mains, muni de couteaux aiguisés soigneusement, nous le dépiautions pendant que la mère cuisinait les morceaux qu'on lui apportait en débutant par les tripes et boyaux. On ne commence à manger que vers 2h du matin. A partir de ce jour, c'est viande, uniquement, tous les jours, à chaque repas, et pendant 2 mois.

Timkate est la célébration du baptême de Jésus. La fête se déroulant le 19 janvier, reconstitue le rituel du baptême. Ce jour-là, les tabots



Illustration 12

(répliques de l'Arche de l'Alliance) sont sortis des églises et défilent dans toute la ville sur la tête des prêtres vêtus de costumes colorés, pour être amenés près d'un cours ou d'une étendue d'eau. Vers 02h00 du matin, la Divine Liturgie y est célébrée. Vers l'aube, le jour de la fête, l'eau est bénie et la foule est arrosée ; certaines personnes entrent entièrement dans l'eau afin de symboliquement renouveler leurs vœux de baptême. Vers midi, les tabots retournent vers les églises, à nouveau durant une procession colorée, pendant laquelle les prêtres ainsi que les participants chantent et dansent. Les familles retournent ensuite au domicile pour continuer les célébrations.

1.3.6 UNE RELIGION OMNIPRÉSENTE

A Addis-Abeba, quoi que tu fasses, quelle que soit la conversation, tu finis toujours par parler de religion. « De quelle religion es-tu ? est presque la première question que l'on te pose dans la rue. Même Ethio Telecom le demande à ses abonnés pour les inscrire. La religion étant très présente, l'agence de téléphonie souhaite cibler ses vœux pour chaque type de pratiquant. Les Éthiopiens sont très respectueux de toutes les religions. En effet, le mariage entre musulmans et orthodoxes est très courant et même dans certaines rues, mosquée et église se font face.

Le christianisme orthodoxe, principale religion du pays à 52%, est introduit dès le début du IV^{ème} siècle et l'islam la seconde religion qui regroupe 33% des fidèles éthiopiens, est introduite par les disciples de Mahomet dès le début du VII^{ème} siècle. Ces deux religions ont depuis lors cohabité. On raconte même dans la légende que Mahomet et la reine de Saba entretenaient une relation amicale.

Donc peu importe ta religion, du moment que tu en as une. Je n'hésitais pas à leur dire que nombre de Français étaient agnostiques ou athées, même si cela leur semblait incompréhensible. Une discussion interminable commençait donc. Ils essayaient en vain de comprendre et de me convaincre, en utilisant parfois des méthodes très douteuses, comme

celle du dentiste armé d'une turbine dans ta bouche immobilisée : "Comment faites-vous pour vivre ? Que faites-vous pour savoir quoi faire ? Moi, c'est Dieu qui me dit ce qui est bon, ce qui est mauvais. Et si je fais toutes ces bonnes choses, c'est pour avoir ma place au Paradis". Il m'était très difficile de leur faire comprendre que je n'en avais pas besoin. J'ai tenté de leur expliquer en quoi les croyances et les peurs incontrôlées peuvent bloquer la rationalité et le progrès.. Un exemple significatif : en quête de fraîcheur, nous proposons souvent des excursions hors de la ville à nos colocataires. Ils refusaient toujours, préférant rester sous la pluie à Addis-Abeba pendant leurs deux mois de vacances. Pourquoi ? Parce que Dieu les a placés là, dans cette ville, pour une raison, et s'il avait voulu qu'ils aillent à Gondar, ils les aurait fait naître à Gondar. C'est aussi simple que cela.

1.4 POTENTIELS HUMAIN, UNE JEUNESSE ENTHOUSIASTE ET SOLIDAIRE

On croit à une erreur : en Ethiopie, la moyenne d'âge est de 17 ans. La jeunesse, force vive de la nation, est donc non seulement omniprésente, mais porteuse de promesses et d'avenir. Par son travail, sa vivacité, son potentiel, ses aspirations à appartenir au monde, elle contribue à dynamiser le pays et à le tirer vers le haut. Armés de leur smartphone et ordinateur, les jeunes, nouveaux prescripteurs voyagent dans le monde entier. Enthousiastes, fiers de leur pays, ils y apportent leur contribution en essayant de se créer un monde meilleur.

1.4.1 LA NOUVELLE JEUNESSE : ENTRE INTERDITS ET INTERNATIONALISATION

Grâce à la jeunesse de sa population, la culture s'internationalise à tous les niveaux, avec une vitesse croissante. Le vêtement traditionnel, naguère porté au quotidien, puis seulement les jours de célébration, est devenu complètement obsolète, et a laissé place à la mode occidentale et internationale : jeans délavés de Bangladesh, tee-shirt indiens, vestes chinoises, etc. Les Ethiopiens sont aussi de grands consommateurs de l'industrie améri-



Illustration 13

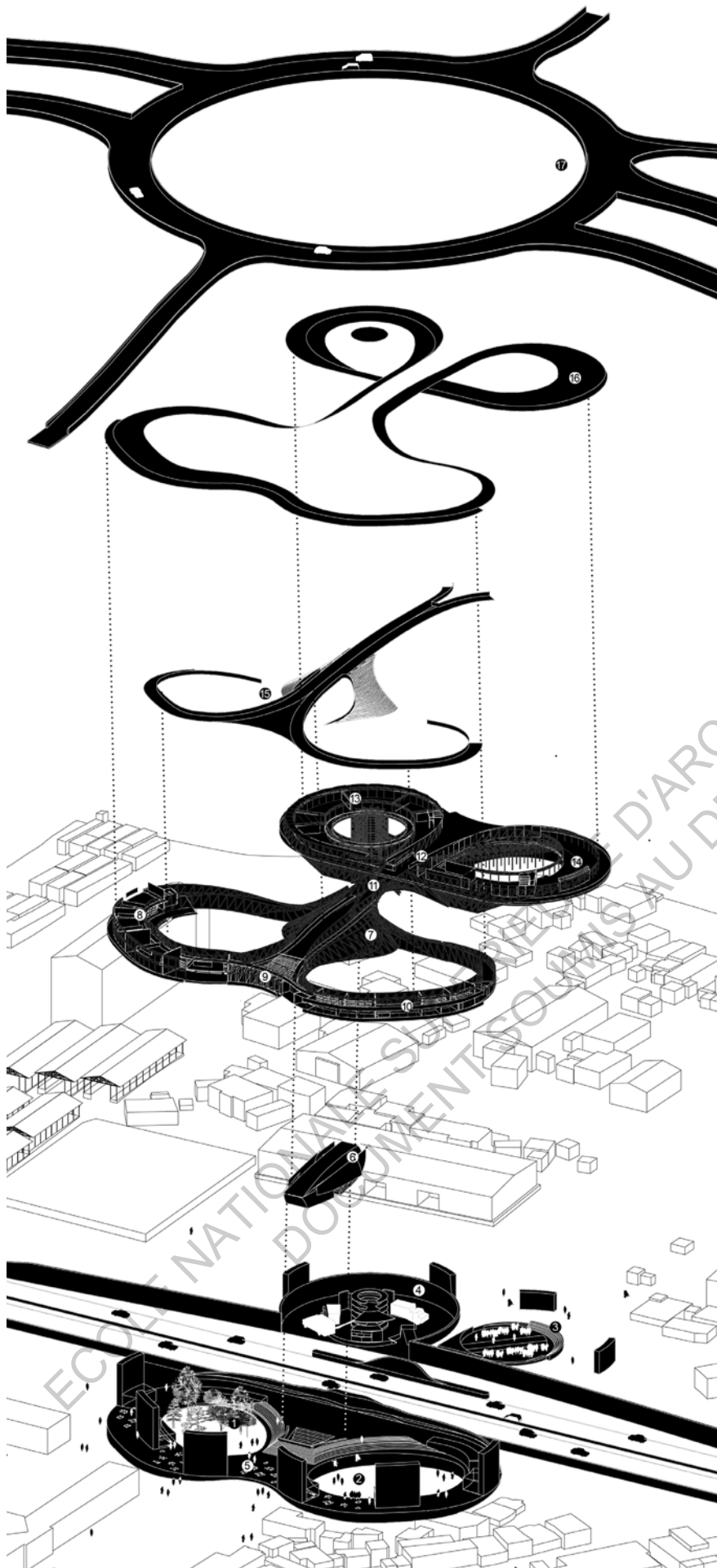
caine du cinéma. Et certains m'ont même dit avoir regardé des films français. Stromae est une star là-bas, et sa musique passe dans tous les bars du pays. La jeunesse s'ouvre au monde, par le biais d'internet. En revanche, la connexion est vraiment mauvaise, l'une des pires au monde, et seulement entre 0 et 20% de la population y a accès. De plus, cet outil, qui permet très rapidement d'avoir les informations du monde entier sur tout et n'importe quoi, mais aussi d'avoir accès à la presse, et donc d'ouvrir les yeux sur les inégalités dans le monde, est contrôlé par l'Etat. Celui-ci censure de nombreux sites et coupe même la totalité du réseau de temps à autre. Par exemple, quand les examens de fin d'année avaient fuité plusieurs fois sur les réseaux sociaux, l'accès à internet a été bloqué pendant une semaine. Un tel pouvoir étatique utilisable à tout moment interroge. Aujourd'hui, à la suite de nombreuses manifestations, avec des affrontements sanglants entre la population et les forces de l'ordre, l'Etat a décrété la situation d'urgence. Après avoir coupé l'accès à internet pendant plusieurs semaines, un système de surveillance à grande échelle y a été discrètement mis en place, utilisant une technologie qui permet d'espionner l'ensemble des communications Web du pays, débouchant in fine sur l'interdiction de tous les services de communication par internet. L'utilisation de skype par exemple serait aujourd'hui passible de quinze ans de prison.

En Ethiopie, l'éducation est gratuite. Le seul frein est le coût de l'uniforme et des livres. L'école est donc accessible à presque tout le monde, et permet aux jeunes de profiter des études supérieures. L'Etat finance une large partie des études et la vie qui y est liée. Pendant toute leur durée, l'étudiant choisit entre un financement total (logement et nourriture compris) ou un peu d'argent de poche. Une somme médiocre (environ 20 euros par mois), mais le coût du repas dans les universités ne s'élève qu'à un euro par jour et l'internat à 2,5 euros par mois. A la fin de leur cursus, quand ils acquièrent un travail, ils remboursent une partie du coût total (environ 2000 euros) pour recevoir leur diplôme. L'Etat investit donc en direction d'une jeunesse instruite, qui réfléchit

par elle-même. Du moins, il le lui laisse croire, car tout ne va pas dans ce sens-là. En effet, les étudiants à Addis n'ont pas bénéficié des retombées de notre mai 1968. Et bien qu'ils soient majeurs, ils sont considérés comme des enfants qui doivent respecter l'autorité (souvent contestable), et faire leurs exercices sans dire un mot. Peu habituée à cette "neutralité silencieuse", ne fût-ce que dans des projets architecturaux, j'en ai récolté de mauvaises notes.

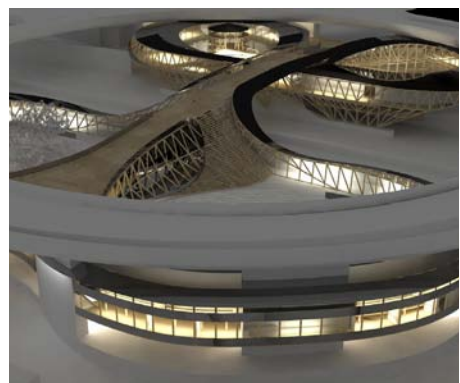
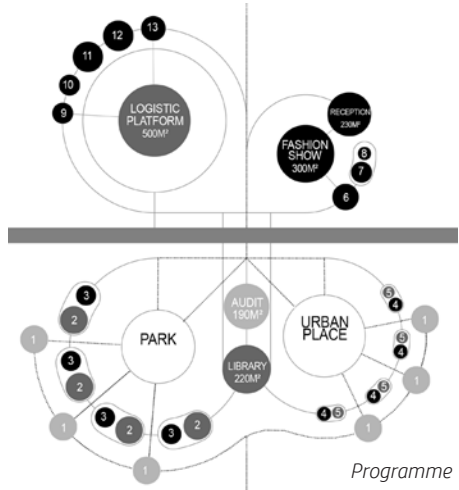
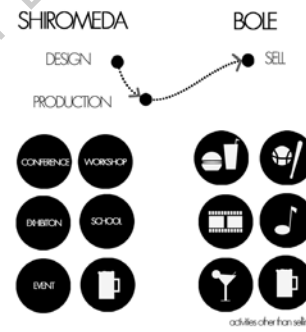
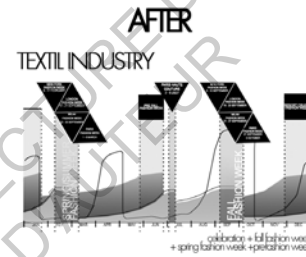
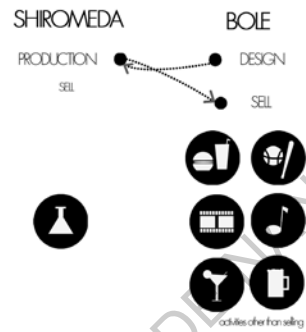
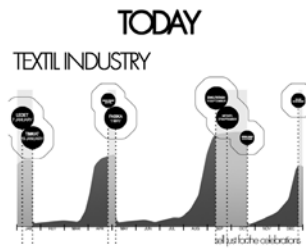
Ici la réponse aux manifestations est très violente, et la police n'hésite pas à tirer à bout portant sur ceux qui cherchent à s'exprimer. A l'école, nous avons tenté de nombreuses fois de sensibiliser les étudiants aux injustices qu'ils subissaient. Par exemple, il était impossible pour eux de trouver un endroit décent et équipé pour travailler, alors que les professeurs s'installaient confortablement dans leur bureau privé. A l'internat, ils fermaient les toilettes quand il y avait des coupures d'eau, laissant parfois les étudiants pendant une semaine sans pouvoir se laver ou se soulager. Français nourris à la culture de la contestation et du débat, nous étions révoltés mais nos camarades subissaient leur sort sans broncher. Nous avons même imaginé poser des affiches dans toute l'école sur le thème "si j'étais directeur, je ferais ...", mais nous nous sommes vite découragés face cette réalité qui n'était peut-être pas notre combat. Quoi qu'il en soit, l'éducation peut-être gratuite permet de former une génération de « bons travailleurs » pour le pays en pleine croissance.

Malgré une éducation complète et une ouverture sur le monde, les Ethiopiens se trouvent sans voix et liberté dans un pays qui tient la 4ème place du palmarès des 10 pays exerçant la censure la plus forte au monde. Pourtant la jeunesse se bâte et cherche une voie pour se libérer de cette emprise en trouvant d'autres solutions, à leur façon. Par exemple, Mafi, jeune créatrice de mode, qui a monté sa propre entreprise, a gagné la fashion week de New York en 2012. Elle travaille exclusivement avec du tissu fait main par les femmes des quartiers défavorisés.



1.Park 2. Urban place (skateboard, sport, café, etc) 3.Fashion show 4.Logistic platform (delivery, exportation, trucks, stockage, etc) 5. Bars/Cafes/restaurants place 6.Auditorium 7.Structure (Eucalyptus d=20cm) 8.Studios for the students + classe room 9.Library/print

10 Designer Agency +meeting room 11. Administration 12. Reception 13. Workshop (leathers, shames, finitions, colors) 14.Communication center (make up, web designers, studios photos, reception room) 15. Public circulation 16.Roof 17.Round About



FASHION SCHOOL

Site : Shiromeda (Addis-Abeba, Ethioie)

Année : 2016

Architectes : Lucas Stein et Nina Pestel

Programme : **Complexe culturel et économique de la mode (école, agence, communication, exportation)**

Shiromeda, un des plus vieux quartiers d'Addis-Abeba, n'a pas changé depuis sa création. Connue pour son économie centrée sur le secteur du vêtement traditionnel, la zone est obsessionnellement tournée vers la production et la vente, au point que cela ne laisse aucune place pour l'espace public et les rêves de la jeunesse, qui aspire à une nouvelle vie.

Mais le secteur de l'habit traditionnel se réduit peu à peu. Tout d'abord, le produit, reflet du quartier, n'a pas évolué en même temps que la population, exposée de plus en plus au standard occidental : il n'est plus porté aujourd'hui que lors des célébrations religieuses. Ensuite, ce vêtement fait-main est beaucoup plus cher que l'importé. Pour finir, la compétition avec Bolé, où de nouveaux magasins proposent à leur tour ce produit, augmente chaque année.

La morphologie urbaine de Shiromeda, orienté autour d'une grande avenue étroite, est aussi nocif pour l'économie et produit de terribles ségrégations sociales. Quand tu t'éloignes de la rue principale, le paysage urbain change complètement : derrière le mur d'échoppes qui se dispute les quelques mètres disponibles, les conditions de vie s'écroulent et les bidonvilles s'étendent à perte de vue.

Quelles sont donc les perspectives de ce quartier ? Et plus largement, quel est le futur de l'industrie du textile ? La plupart des signes montre que le gouvernement souhaite suivre la voie des pays en développement, comme en Inde ou au Bangladesh. En effet, l'Ethiopie essaie de développer l'exportation en investissant beaucoup dans la grosse industrie du textile. Mais de nombreux exemples montrent un court investissement qui entraîne des conditions de travail déplorables et une dépendance grandissante des multinationales prenant la majorité des bénéfices. Pourtant, une nouvelle génération de designer

apporte un nouvel espoir. De jeunes entrepreneurs, comme Mahlet Afework (MAFI), deviennent connus sur la scène internationale. En 2010, une école de design a ouvert ses portes à Bahar Dar, au nord. Une première dans l'histoire du pays, car elle ne se concentre pas seulement sur les étapes de production, mais a aussi l'ambition de former du design jusqu'à l'amélioration des technologies de production. Nous, acteurs du projet, pensons que le pays, avec son passé et son savoir-faire, a un réel potentiel de construire une industrie du textile forte, en travaillant de la création à la production sans séparer cette chaîne.

Si le quartier de Shiromeda ne veut pas être mis de côté dans le développement d'Addis-Abeba, il doit y trouver sa place. Son statut de lieu de vente a montré ses limites, et sa compétition avec Bolé semble perdue. Par ailleurs, son savoir-faire dans la confection de vêtements traditionnels lui offre une place de choix dans la production et le design. En créant un partenariat avec Bolé, Shiromeda pourrait devenir un puissant centre de production réunissant travailleurs designers, scientifiques, étudiants autour d'un même but : créer une nouvelle mode éthiopienne. Ce centre, ouvert partiellement au public, pourrait faire la promotion du textile éthiopien, amener la population et les touristes à connaître ce patrimoine culturel éthiopien, et toucher de plus gros clients.

Le nouveau plan de développement d'Addis-Abeba montre que le dernier bout du périphérique traverse Shiromeda en plein milieu. Nous avons décidé de voir cela comme une opportunité pour ce quartier. Directement connecté à Bolé, ce lieu deviendrait une place stratégique. Notre projet servira à la fois, à protéger le quartier des méfaits sonores de la nouvelle route en créant une infrastructure géante qui servira de pont, et de plateforme d'exportation connectée au réseaux urbains.



Illustration 14

1.4.2 JEUNESSE SOLIDAIRE : RÉCIT D'UNE COLLOCATION PARTAGÉE

Au départ, nous partagions un appartement de deux chambres à trois avec Christian, un Erasmus allemand de l'école du Bauhaus, ne restant qu'un semestre. Au second semestre, nous avons dû lui trouver un remplaçant. Mais l'Ethiopie ne laisse sa jeunesse décider de son mode de vie que dès lors qu'elle se marie. Les étudiants, restant au dortoir de l'internat ou chez leurs parents jusqu'à la rencontre de leur âme sœur, ne se portèrent pas candidats. Nous avons donc trouvé un petit appartement de 30 m² moins coûteux (200 euros par mois). Au retour de notre voyage avec le cours d'histoire de l'architecture, nous nous étions fait de nouveaux amis. L'un deux, Baheru, nous proposa lors d'une visite de devenir notre collocataire. Il dormirait dans le salon en échange de 40 euros par mois. Nous étions ravis de partager un appartement avec un Ethiopien et de rencontrer ses amis qui venaient régulièrement à la maison. Puis très rapidement, trois d'entre eux très habitués élurent domicile chez nous. A six dans 30m², nous étions comme dans une petite bulle. Je garde de très bons souvenirs de tous les moments passés avec eux, et surtout quand nous étions privés d'internet, d'électricité et d'eau courante. Baharu, Rondo, Andoualem et Teddy ont partagé avec nous leur personnalité, leurs préférences et goûts, mais aussi leurs aspirations en tant que futurs génération du pays.

C'est étrange de se dire que nous avons passé six mois dans un appartement de 30m² à six. En France, le triple ne suffit pas à prévenir les tensions entre cohabitants. Ici tout ce passe bien. L'Ethiopien a en effet un très bon tempérament et un certain sens du partage. Lors d'une coupure de courant, nous n'avions qu'une bougie et deux carrés de chocolat, qui furent découpés à la règle pour un partage équitable. Autre exemple : quand tu cherches un objet perdu dans l'appartement, chacun arrête son occupation et t'aide à le chercher, te demandant même le lendemain si tu l'as bien retrouvé. A l'école, un garçon est même allé jusqu'à son dortoir pour nous prêter sa souris.

Dans la rue, les gens nous ont toujours aidés dès qu'on en avait besoin. Ils ont une culture très solidaire. Malgré tout, une grande pauvreté subsiste dans la rue, avec de nombreux mendiants, et un fossé qui se creuse toujours davantage entre la population.

New York, Berlin, Paris, Londres, sont des destinations qui font rêver la jeunesse éthiopienne, avide de liberté. Pourtant, quand tu leur proposes de visiter leur pays, cela ne les intéresse guère. Ils veulent tous quitter leur pays pour aller visiter le monde extérieur. Mais tous sans exception, promettent de revenir pour collaborer à la croissance du pays et oeuvrer pour sa place dans le monde.



ECOLE NATI

RE DE NANTES
UTEUR

UN SKATEPARK À ADDIS-ABEBA

Site : Lideta (Addis-Abeba, Ethioie)

Année : 2016

Architectes : Ethiopia Skate et Make Life Skate Life

Programme : Skatepark

« Slalomant au milieu des embouteillages chroniques et d'une circulation anarchique, sautant des trottoirs défoncés, de jeunes skateurs investissent peu à peu les rues d'Addis-Abeba, où le skateboard était jusqu'ici un engin inconnu.

Soutenus par des pratiquants du monde entier dont des professionnels américains, une poignée de passionnés tente de développer ce sport auprès des jeunes démunis. Une façon de leur offrir des moments d'évasion et de plaisir mais aussi de les garder dans le droit chemin, hors de la délinquance.

«Il n'y a rien pour les jeunes, ici. Rien pour les motiver. Ces séances de skateboard sont la seule chose intéressante qu'ils peuvent faire dans ce quartier», explique Israel Dejene, fondateur de Megabi Skate, association qui s'est donné pour but d'occuper les jeunes du quartier, garçons et filles, et de lutter contre la délinquance. »

De ce fait, « les associations Ethiopia Skate et Make Life Skate Life ont collaboré afin de proposer aux jeunes d'Addis-Abeba le premier skatepark bétonné du pays. Le nouveau spot, qui se trouve dans le Besrate Gabriel Kebele Youth Center, est ouvert depuis le 16 avril et depuis, les skateurs ne s'arrêtent plus de rentrer des tricks impressionnants. »

Le skate investit petit à petit les rues défoncées d'Addis Abeba, 20 Minutes avec AFP, 27 avril 2016 - <http://www.20minutes.fr/culture/1596179-20150427-skate-investit-petit-petit-rues-defoncees-addis-abeba>

Le premier vrai skatepark d'Éthiopie vient d'ouvrir ses portes à Addis-Abeba, par Otsholeng Poo, Konbini, 10 mai 2017 - <http://www.konbini.com/fr/tendances-2/le-premier-skatepark-en-beton-dethiopie-vient-douvrir-ses-portes/>

Source Illustrations : MakeLifeSkateLife
<http://makelifeskatelife.org/projects/ethiopia/>



1.4.3 RAPPORT A L'AUTRE

Le pays, souhaitant développer l'accès à la culture, notamment à son patrimoine important, réserve des prix très bas à sa population. Au cours de mes voyages scolaires, ce geste d'apparence honorable, m'a fait comprendre une réalité plus complexe, les aprioris vis-à-vis de la richesse de l'homme blanc. Alors que je partageais tout avec mes camarades dans ce voyage organisé, j'étais considérée pour ce que je n'étais pas. Quoi qu'il arrive, peu importe le temps passé dans ce pays, nous serions toujours des étrangers aux yeux des Ethiopiens. Rentrée à Addis, j'ai davantage subi cette différence : ma personne était synonyme d'argent. Mais je suscitais parfois aussi, sans les comprendre, moquerie, peur, respect, curiosité, glorification, alors que je recherchais seulement l'indifférence.

En revanche, à Addis-Abeba, étranger ou pas, tout le monde appartient à la même famille, alors qu'en France, on apparaît très individualiste. Là-bas, tu peux parler à n'importe qui, comme si tu croisais ton cousin ou ton frère. La rue, c'est la maison de cette grande famille : elle est à tout le monde et tout le monde peut l'utiliser comme bon lui semble.. Ton assiette est celle de tout le monde. Ta place dans le bus est celle de tout le monde, et il n'y a aucune gêne à partager un siège avec trois inconnus.

D'où la question délicate et récurrente : comment se comporter par rapport à l'autre ? Elle exige non seulement du temps - plusieurs mois- pour en prendre conscience, mais aussi de l'humilité. Et je ne suis pas sûre d'avoir réussi à y répondre, tant elle s'inscrit au plus profond des mentalités et des habitudes culturelles, qui nous échappent parfois. La culture va au-delà de la cuisine, du mode de vie, des danses. Elle apparaît intimement liée notamment à ce rapport à l'autre. Cette différence par rapport à notre culture, qui touche le relationnel et l'intime est l'aspect le plus difficile à comprendre et intégrer pour s'y adapter.

CONCLUSION

Si à sa création, Addis-Abeba n'était constituée que de tentes et de huttes, anciennement nomades, qui suivaient l'empereur, elle a fait du chemin depuis, et sa croissance rapide ainsi que sa place à l'international en témoignent. Mais son histoire est constituée d'épisodes, qui ont déterminé sa trajectoire et entremêlé les composantes. Traditionnellement la terre urbaine appartenait au souverain, et il lui revenait de la distribuer comme bon lui semblait. Il commença à donner de grandes parcelles à d'importantes personnalités de l'Etat, à des chefs militaires, et au clergé. C'est autour de ces terres (sefers) que la nouvelle ville devait commencer à se développer. A partir des années 1880, les chefs de province s'y installèrent progressivement avec toute leur cour. Ensuite l'immigration rurale permit à la ville de grandir considérablement.

La victoire de la bataille d'Adoua glorifiante conféra donc à l'Ethiopie une place au niveau international. Mais surtout, l'attraction de la capitale devint de plus en plus forte, des gens du monde entier voulaient venir y conclure des affaires, les ambassades se multiplièrent, etc. En plus des armes à feu apportées par les Français, Ménélik était captivé par les nouvelles technologies qui lui venaient d'Europe. Routes et ponts furent construits. Il fut donc le premier Éthiopien à recevoir une voiture et un permis de conduire. Mais ce ne fut pas la seule nouveauté : le moulin moderne, le téléphone, l'hôtel, les restaurants, la tôle ondulée etc. - apports étrangers- furent installés. En 1907, un film sur la vie de Jésus Christ et du matériel de projection arriva à Addis-Abeba. La première salle de cinéma ouverte par un français d'Algérie en 1908 fut l'objet de grosse accusation satanique et reçut le titre de « salle de Satan », qu'elle a gardé aujourd'hui. Ménélik, pour amadouer le clergé n'autorisa que des films religieux.

Toutes ces technologies issues de la mondialisation faisaient peur à la population, pensant que le diable s'était installé partout. C'était une période de grands changements et de développement. L'Éthiopie s'ouvrait au monde.



Hier celle-ci en avait peur, aujourd'hui elle en est friande. Son rêve : Dubaï. En quelques années, les grands buildings tous tout vitrés ont remplacé les maisons traditionnelles jugées hideuses et dépassées. Cependant on ne passe pas aussi rapidement d'une société profondément rurale à une société urbanisée et industrielle, comme le souhaite ardemment le gouvernement. 80% des Ethiopiens peuplent encore les campagnes, et ce décalage se ressent au cœur même de la capitale. Les troupeaux de moutons, chèvres ou bœufs battent encore les rues fraîchement pavés ; l'industrie alimentaire naissante en Éthiopie n'a pas encore remplacé les petites épiceries et les vendeurs ambulants, au grand mécontentement des citadins, honteux de cette vision d'un pays arriéré.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

2

APRÈS 6 MOIS, JE COMMENÇAIS À ME SENTIR CHEZ MOI, AVEC DES NOUVELLES HABITUDES QUI S'INSTALLÈRENT PETIT À PETIT. PUIS ENTRE LES DEUX SEMESTRES, DEUX VOYAGES NOUS FURENT PROPOSÉS PAR L'ÉCOLE : LE PREMIER VISAIT À SENSIBILISER LES ÉLÈVES DE LA PROMOTION (UNE CENTAINE) À LA RICHESSE DES PAYSAGES ET À LA BIODIVERSITÉ DE LA RÉGION DES MONTAGNES DU BALÉ, À 500 KM AU SUD D'ADDIS-ABEBA. PUIS, LE PROFESSEUR D'HISTOIRE DE L'ARCHITECTURE ÉTHIOPIENNE NOUS EN PROPOSA AUSSI UN SECOND, DE DEUX SEMAINES, POUR VISITER LE NORD DU PAYS ET SES VILLES EMBLÉMATIQUES, COMME BAHAR DAR, GONDAR, LALIBA, JUSQU'À AXUM. NOUS AVONS DÉCOUVERT GRANDEUR NATURE LE POTENTIEL PAYSAGER AINSI QUE LA RICHESSE CULTURELLE TRÈS ANCIENNE ET UNIQUE DE L'ETHIOPIE. CEPENDANT LE DOUBLE TARIF SYSTÉMATIQUE DES ENTRÉES *FARENJI* (ÉTRANGER BLANC) ET *ABESHA* (LOCAL), ALORS QUE JE PARTAGEAIS TOUT AVEC MES CAMARADES, M'A "DOUCHÉE". JE ME CROYAIS INNOCEMMENT DES LEURS, ET J'AVAIS FAIT CE QU'IL FALLAIT POUR CELA, ET VOILÀ QU'ON ME NOTIFIAIT BRUTALEMENT MA DIFFÉRENCE INDÉLÉBILE : JE N'ÉTAIS QU'UNE BLANCHE. SORTIR DE LA CAPITALE POUR UN TEMPS M'A AUSSI PERMIS DE PRENDRE UN CERTAIN REcul SUR CE QUE JE PENSais AVOIR APPRIS ET COMPRIS. AU BOUT DU COMPTE, LA RÉALITÉ D'UNE VILLE TIRAILLÉE ENTRE TRADITION ET GLOBALISATION M'APPARÂIT PLUS COMPLEXE À L'HEURE DE LA CROISSANCE. IMPOSSIBLE DE DISSOCIER CES DEUX VERSANTS, NI D'EN CONDAMNER HÂTIVEMENT UN PLUTÔT QU'UN AUTRE.

PARTIE 2 **L'ENVERS DU DECOR, UNE REALITE PLUS COMPLEXE ET PLUS LARGE**

- 2.1 *Entre paysages inexploités et sur-exploités*
- 2.2 *Entre architecture traditionnelle et globalisation*
- 2.3 *Quelques pistes architecturales en guise d'illustration*



Illustration 17

2.1 ENTRE PAYSAGES INEXPLOITÉS ET SUR-EXPLOITÉS

L'Ethiopie est concentrée à Addis-Abeba, dont le développement économique dépend, et donc le développement humain. Elle lui fournit matières premières et potentiels énergétiques ; elle l'alimente et l'explique, et des liens s'établissent entre les deux, ce qui m'oblige à parfois l'intégrer dans mon viseur.. Ainsi le pays dispose d'un environnement très diversifié. Située sur la partie africaine du grand rift, il abrite la dépression de l'Afar à la jonction de trois plaques tectoniques et draine les principaux cours d'eau de la corne de l'Afrique. Selon Wikipedia, « La topographie s'étend ainsi du désert du Danakil à 120m sous le niveau de la mer aux sommets enneigés du mont Ras Dashan culminant à 4543m. Le relief du pays combine hauts plateaux et reliefs, massifs et canyons escarpés, régions volcaniques, savanes, zones désertiques et hautes plaines verdoyantes. »¹

Les hauts plateaux, avec la capitale au centre à 2500m d'altitude, donnent à la régions un climat assez frais et des pluies d'été. Cela favorise à la fois l'agriculture et le maintien de la population exempte de paludisme. Mais la croissance de ce pays et surtout d'Addis-Abeba bouleverse ces paysages. En effet, en seulement un siècle, celui-ci a perdu la quasi totalité de sa forêt. Mais le boisement indispensable pour le maintien de l'écosystème, est aussi essentiel pour le pays et sa population : construction, chauffage, cuisine, etc. L'eucalyptus, importé d'Australie par Ménélik, pousse rapidement et sa trop forte densité lui donne de grande résistance à la compression, très utile pour les nombreux échafaudages. Cet arbre, vu comme la solution parfaite, apporta donc un nouveau souffle à la capitale. Mais par la suite, il posa beaucoup de problèmes. En effet, sa pousse et propagation rapide aridifient les sols et détruisent toute diversité possible.

¹ L'Ethiopie, Wikipédia, consulté en nov 2016
(<https://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%89thiopie>)

2.1.1 UNE FAUNE DIVERSE TRES PRÉSENTE

Depuis mon plus jeune âge, mon rêve était de me balader dans la vaste et naturelle savane africaine, sur le dos d'un éléphant. Et il l'est resté, car en Ethiopie, je n'ai pas eu la chance d'en observer. Même si on recense encore une petite population dans le Sud-Ouest du Pays, les routes impraticables et les guerres entre tribus rendent difficile l'accès au site. Mais durant l'année, j'ai quand même pu côtoyer de nombreuses espèces dans leur environnement naturel. En effet, un nombre important d'espèces endémiques, aussi bien chez les mammifères que chez les oiseaux, constituent la faune éthiopienne. La biodiversité des espèces est notamment due à l'implantation de l'activité humaine dans des zones assez délimitées.

A l'Est, nous avons découvert le parc naturel de l'Awash : rencontre avec les oryx, koudous, gazelles de Soemmerring et Dik-Dik, mais aussi de nombreux singes qui sont venus en grand nombre visiter notre camp pendant la nuit. Au coucher du soleil, nous sommes allés observer la sortie discrète des hyènes. Personne ne dit un mot pendant que le ciel s'embrase et que de petits mouvements furtifs apparaissent d'abord... Magique ! Dans le parc naturel d'Arba Minch, où le pont de dieu sépare deux lacs opposés, le Chamo bleu et l'Abaya rouge, en raison d'un taux élevé de sédiments, les zèbres confiants, nous ont accueillis. L'enseignant d'écologie a emmené notre classe dans le parc du Balé, en groupe de cent, pour en contempler la grande biodiversité. Nous avons essayé de rester discrets pour ne pas effrayer les populations de loups d'Abyssinie, d'antilopes endémiques, de babouins Doguéra, sans y réussir complètement.

Dans certaines villes, la faune est omniprésente dans la vie des habitants, entre vie commune, entraide ou exploitation. A Hawassa, une grande ville au Sud d'Addis-Abeba, il n'est pas rare de voir des crocodiles, des hippopotames, et de se faire voler son plat en terrasse par des singes ou des marabouts. La ville fortifiée d'Harar ouvre ses portes la nuit pour que



Illustration 18

les hyènes nettoient les restes des activités de la journée. Mais certains en profitent pour gagner de l'argent, en transformant cette cohabitation en attraction. Dans le Sud, celle-ci est plus difficile pour les populations de fermiers qui se retrouvent obligés de chasser, voire de tuer, les animaux sauvages qui s'aventurent sur leur terre et dévorent leurs bétails.

Même si la diversité de la faune en Ethiopie est toujours très importante, elle a perdu un nombre considérable d'individus depuis plusieurs siècles, en raison de braconnage, de la chasse et de la déforestation. On ne peut que regretter ces destructions de leur biodiversité par des pays d'Afrique qui, à la suite d'autres, en profitent pour se faire de l'argent facile. Mais ces dernières années, l'initiative de l'écotourisme, l'interdiction du braconnage et l'intensification de la sensibilisation au sein de la population auraient contribué à l'augmentation des animaux endémiques éthiopiens. Cela donne un nouvel élan et des espoirs à suivre, à nous qui sommes incapables de garder les populations d'ours et de loups dans nos massifs français.

2.1.2 ENVIRONNEMENT ET VERDURE

Se balader à Addis-Abeba est très difficile : l'air y est presque irrespirable, et tu a l'impression de d'étouffer. L'altitude y est pour quelque chose, mais surtout pas un parc à l'horizon, ni grande étendue d'eau pour reposer ton regard de toute cette agitation et profiter d'un souffle d'air pur.

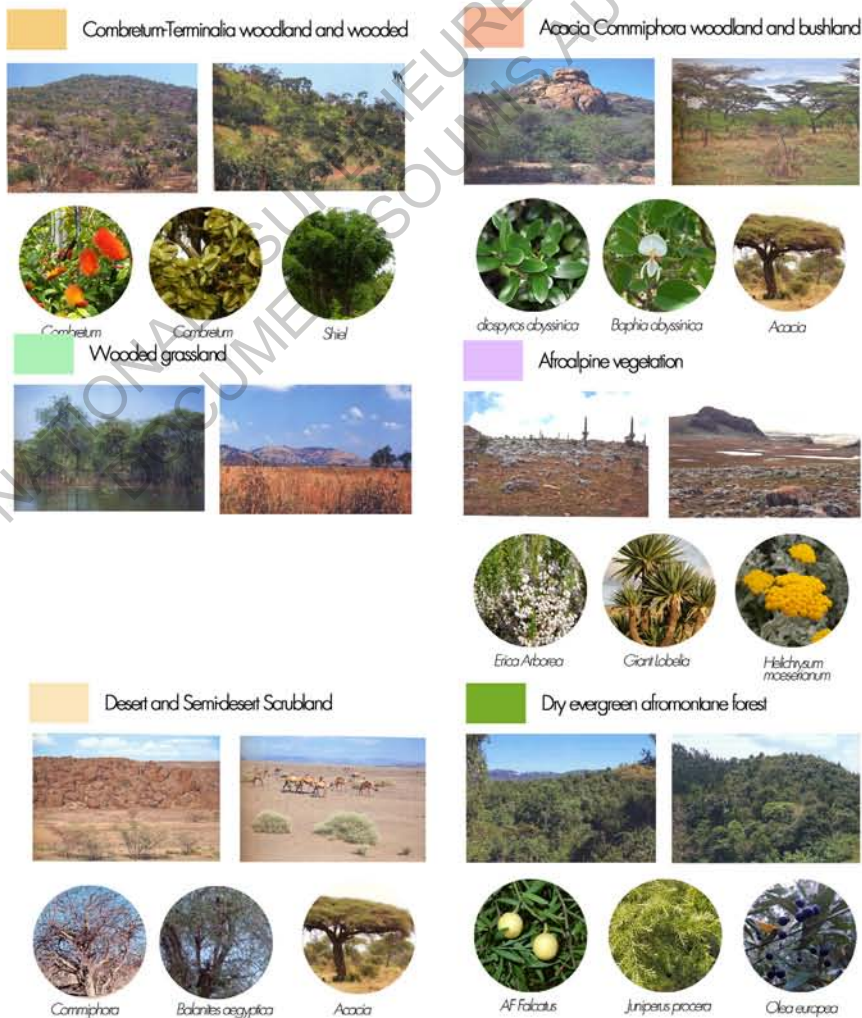
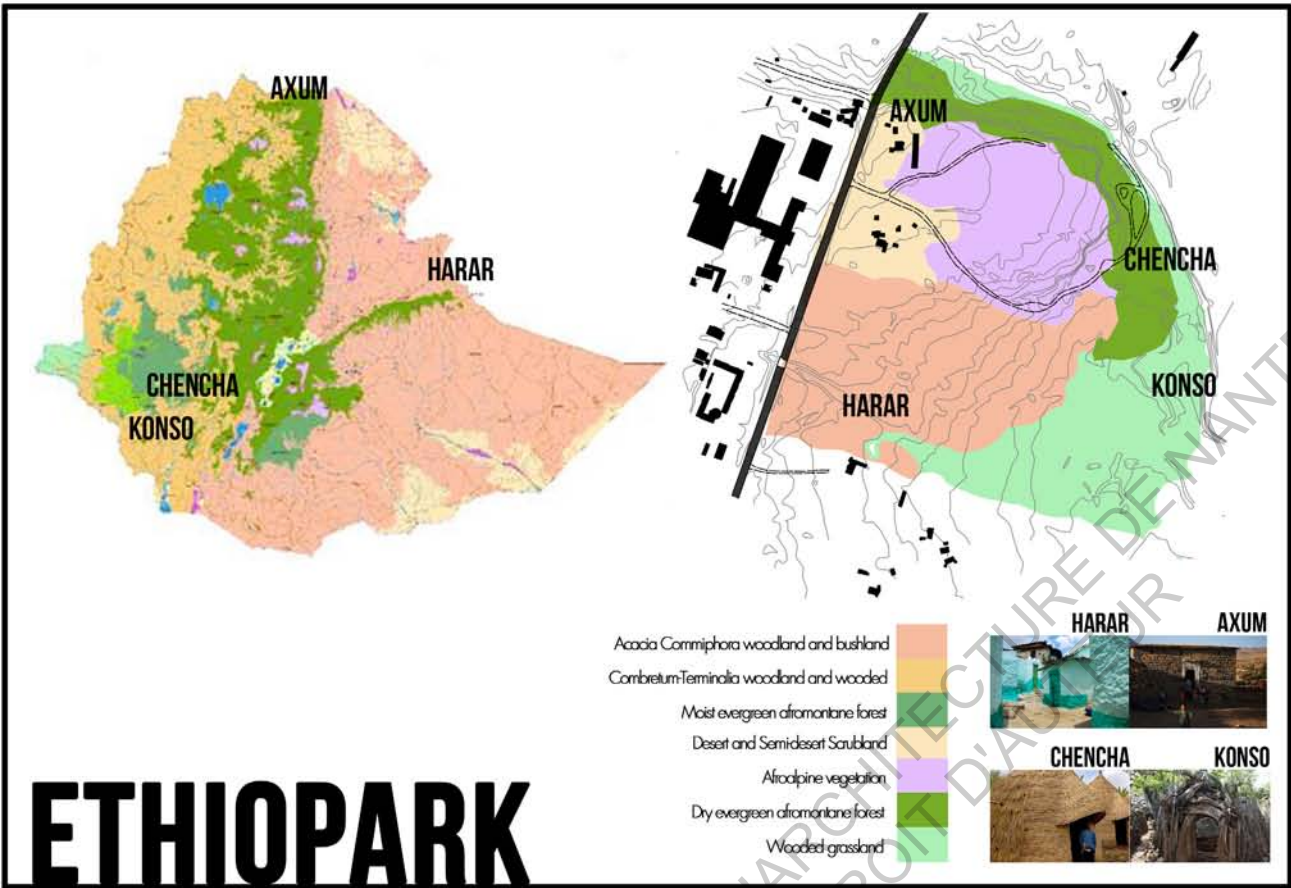
L'Ethiopie, en seulement un siècle, est passée de 40% à 3% de sa forêt. Dès les débuts de sa création (1880), Addis-Abeba a détruit toute sa verdure au profit des constructions, du chauffage et de la cuisine. Avec l'augmentation de la motorisation, des constructions et des industries, ainsi que la poussière envahissante, l'Etat comprend bien qu'il faut trouver des solutions. En effet, la ville se situe dans une cuvette à 2500m d'altitude ; la pollution s'élève pendant la journée pour que le froid de la nuit la fasse retomber. Aujourd'hui, toutes les rues sont couvertes de jeunes arbres qui

tendent de survivre dans ce chaos. A terme, en plus de filtrer la pollution, d'attraper les particules de poussière, de faire protection contre le bruit, ils redonneront à la ville sa fraîcheur d'antan. Et les gens en sont très contents : dans chaque bâtiment, qu'il soit public ou privé, ils sont chargés de s'occuper des petits protégés qui se trouvent devant leur parcelle et peuvent en profiter pour y glisser leurs publicités.

L'Etat essaie aussi d'insérer de la végétation par 'poche', dans la même idée que 'Central Park'. Une bouche d'air pur au milieu de la ville : un parc. Le problème est que le parc n'est pas du tout une notion éthiopienne. Nous y recherchons la tranquillité, eux se complaisent dans l'effervescence de la ville. Aller se poser sur l'herbe avec une bière ou un pique-nique caractérise vraiment une habitude très européenne. Le parc ou jardin a même été importé par ceux-ci : selon Fasil Giorghis et Denis Gérard « Au début d'Addis-Abeba, les seuls vrais jardins se trouvaient dans les ambassades et les propriétés des étrangers. C'est à leur vue et à celle des jardins visités en Europe que certains Ethiopiens, sensibles à leur beauté, s'intéressèrent à leur aspect décoratif. De façon traditionnelle, les jardins que l'on trouvait en Ethiopie étaient surtout utilitaires. Les gens y plantaient des arbres pour leur ombre, ils cultivaient des légumes pour la cuisine et des simples pour se soigner. »²

L'EXEMPLE DU PARC OU JARDIN MONTRE AUSSI UN ASPECT D'UNE CULTURE DIFFÉRENTE. AUJOURD'HUI, LES PARCS INSÉRÉS DANS LA VILLE, CALQUÉS SUR LE MODÈLE EUROPÉEN, SONT DÉJÀ VIDES. PEUT-ÊTRE EST-IL TEMPS D'INVENTER UN PARC ÉTHIOPIEN ?

² ADDIS-ABEBA 1886-194,1La ville et son territoire architectural, Fasil Giorghis et Denis Gérard Shama Book, 2007 p.126



ETHIOPARC

Site : Bôlé (Addis-Abeba, Ethiopie)

Année : 2016

Architectes : Lucas Stein, Nina Pestel, Kirubel Yibe,
Beckha Mekonnen, Noel Getachew, Annis Teferr

Programme : Parc

À Addis-Abeba les parcs sont déserts. Alors quand on nous a demandé en cours de paysagisme, on l'a vu comme un réel défi. Près de l'aéroport, juste à côté du quartier huppé de la ville, se trouve un terrain en friche pas encore aménagé. Ici un petit village-bidonville s'est installé. Les gens, sans eau courante, électricité vivent dans des conditions très précaire.

Traversé le terrain est un voyage dans différents paysage. La première étape est de traverser à pied le périphérique sans accès piéton. Ensuite on arrive dans un petit village qui borde la route. En s'éloignant petit à petit, on aborde une plaine de grandes herbes hautes et de petits arbustes où gambadent des moutons. Au bout, on y découvre en contrebas une prairie verdoyante où de nombreux enfants se défoulent avec un ballon. Une rivière pleine de vivacité déborde sur un potager.

Ce terrain nous a fait pensé à la diversité des paysages éthiopiens. Nous avons voulu donc nous inspirer entièrement de ceux-ci et de poussé le jeu au maximum.

Les Éthiopiens n'ont pas l'occasion (l'envie ?) de visiter leur propre pays. Pourtant les différentes régions les fascinent et ils adorent profiter des différentes cultures de celles-ci.

L'idée était donc de créer parc d'attractions culturels éthiopiens. Les gens viendraient à vélo ou à pied, visiter un concentré de leur pays. Le parc reprendrait les différents types de végétations présent dans tout l'Éthiopie avec l'architectures spécifiques traditionnelle qui va avec.

La population pauvre et sans travail, présent déjà sur le site, habiterait dans ces nouveaux petits villages. Actant les figurants ils pourraient aussi s'occuper de l'entretiens du lieu.

Ce projet expérimental est évidemment pas réalisable. Mais c'était intéressant de réfléchir avec des étudiants éthiopiens sur leur utilisation des parcs, leur culture et leur appréhension à voyager.



2.1.3 ÉNERGIES VERTES, MAIS CONTROVERSÉES

L’Ethiopie se présente comme l’un des pays africains les plus mobilisés dans le combat contre le réchauffement climatique. Son objectif est de réduire ses émissions de gaz de 64% d’ici 2030.

Dans la vallée du Rift, le vent souffle fort, et le pays exploite de plus en plus son énergie éolienne. La première ferme, l’une des plus puissantes d’Afrique sub-saharienne, a même été construite par une PME française. Située à 1 200 mètres d’altitude, elle peut produire jusqu’à 1 mégawatt de puissance électrique instantanée. Grâce à un acheminement assez simple et des éoliennes très résistantes, ce projet est donc adapté aux conditions difficiles.

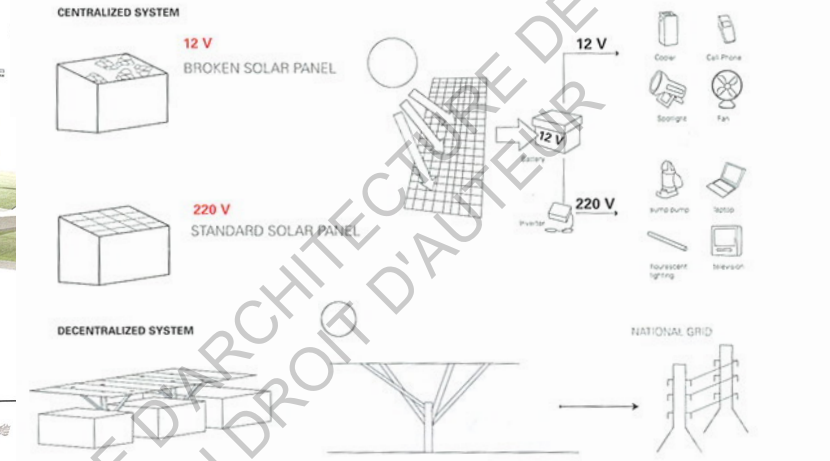
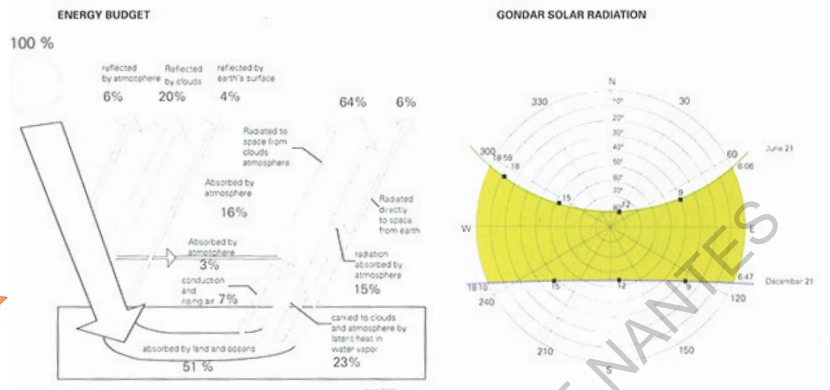
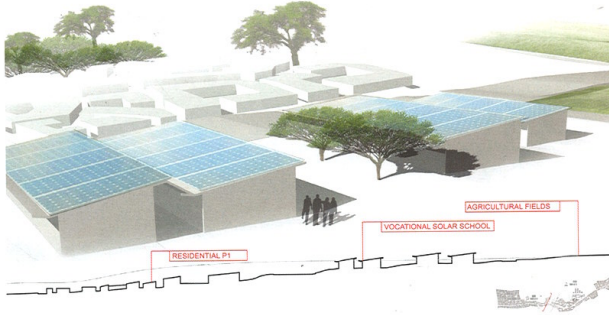
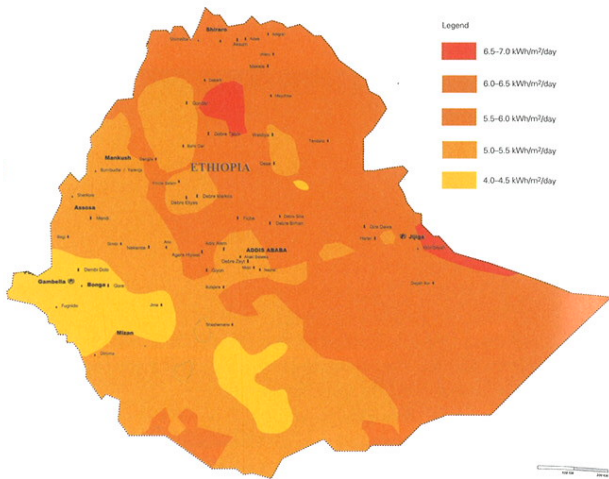
Mais l’éolien n’est pas la seule énergie verte du pays : la centrale hydroélectrique Gibe III, inaugurée en 2016, avec ses 243m de haut, constitue le plus haut barrage d’Afrique. Ce projet, très controversé, menace le mode de vie de 500 000 agriculteurs éleveurs semi-nomades ainsi qu’un lac kényan, classé au patrimoine mondial de l’Unesco. Privé d’exploitation de gaz ou de pétrole, le pays, parmi les plus pauvres du monde, mise sur son important potentiel en énergies renouvelables pour soutenir son rapide essor économique. Ce projet à terme vise une capacité de 1870 mégawatts, ce qui en ferait le troisième barrage hydroélectrique le plus important d’Afrique et conduirait l’Ethiopie à 4 200 Mégawatt de capacité énergétique. Cette production électrique permettra aussi de compenser les diminutions d’autres barrages tributaires d’une sécheresse sévère cette année. L’Ethiopie espère devenir autosuffisante en électricité, mais aussi exportatrice vers les pays voisins. L’Etat assure aussi que les population en aval bénéficieront d’un débit annuel régulier. Celles-ci pourront même encore pratiquer une agriculture traditionnelle, qui utilise le limon laissé par les décrues du fleuve, car des inondations artificielles seront provoquées. Mais selon Grégoire Pourtier, des rumeurs propagent le fait que « le barrage servira uniquement à irri-

guer les énormes plantations de canne à sucre et de coton détenues à proximité du site par des capitaux étrangers. »³ En effet, en 2017, l’ONG Human Rights Watch avait accusé le gouvernement de déplacer des centaines de milliers de personnes dans la vallée de l’Omo pour libérer des terres et y installer des plantation de canne à sucre étatiques.

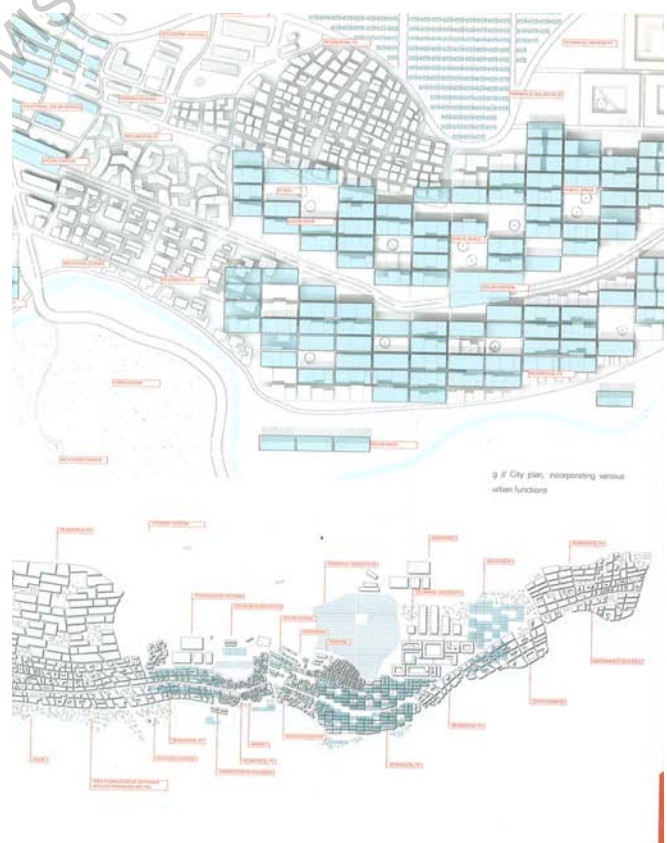
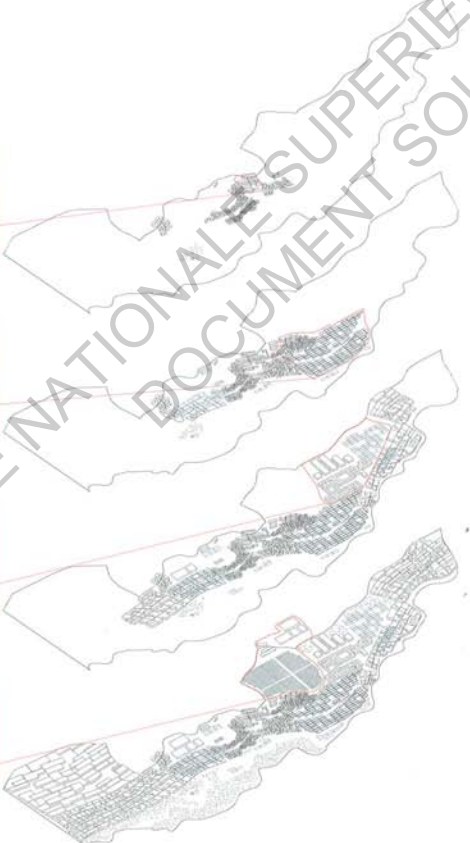
FINALEMENT, SI L’AUTONOMIE ÉNERGIQUE EST UN OBJECTIF DONT LES ENJEUX SONT DE TAILLE, ELLE RENCONTRE SOUVENT DES FREINS ET DES RÉTICENCES, QUI LA RENDENT DIFFICILE À ATTEINDRE.

³ L’Ethiopie inaugure le barrage le plus haut d’Afrique, *LeMonde.fr* 19 décembre 2016

(http://www.lemonde.fr/afrique/article/2016/12/19/l-ethiopie-inaugure-le-barrage-le-plus-haut-d-afrique_5051108_3212.html)



- 1 // Planning of city development with awareness of the triggers for each phase
- PHASE 1**
VOCATIONAL SOLAR SCHOOL
ANALYZING THE EXISTING'S SPATIAL FORMS OF SETTLEMENTS IN ORDER TO IDENTIFY AN APPROPRIATE SITE FOR A VOCATIONAL SOLAR SCHOOL AND TO DESIGN A SITE PLAN FOR THE SCHOOL.
 - PHASE 2**
SOLAR ROOF
SOLAR ROOFS ARE DESIGNED TO ASSIST IN THE CITY DEVELOPMENT AND TO PROVIDE A SOURCE OF ENERGY FOR THE CITY.
 - PHASE 2**
CAMPUS
THE CAMPUS IS DESIGNED TO ASSIST IN THE CITY DEVELOPMENT AND TO PROVIDE A SOURCE OF ENERGY FOR THE CITY.
 - PHASE 4**
SOLAR PARABOLIC FIELD
SOLAR PARABOLIC FIELDS ARE DESIGNED TO ASSIST IN THE CITY DEVELOPMENT AND TO PROVIDE A SOURCE OF ENERGY FOR THE CITY.



SOL-URBIA

Site : Sol-Urbia (40 km Nord d'Harar, Ethiopie)

Année : 2009

Architectes : Nicolo Fenu et Ronald Emerson Yearwood

Programme : Ville solaire

En raison de sa position géographique, l'Ethiopie possède un grand potentiel pour devenir le leader mondial de l'énergie solaire. Sol-Urbia, un projet de ville solaire, se positionnera en tant que modèle de développement durable, pour la suppression de la pollution, et de ville efficace, opérationnelle.

Avec le temps, on peut apercevoir le potentiel pour donner naissance à de multiples complexes comme celui-ci, qui, au-delà de l'autarcie énergétique, deviendront des acteurs majeurs de la production d'énergie pour le reste du pays, et les nations alentours.

Le projet initial concernera une zone d'environ 40km à l'Est de Gondar. Cette localisation a été choisie après un long processus sélectif prenant en compte le positionnement géographique et les conditions de vie en Ethiopie. Une large zone, qui s'apparente à un petit plateau, constitue le site, comprenant des exploitations agricoles qui occupent la partie haute, et des pentes au Nord et au Sud, qui ne sont pas à l'agriculture. Dans la région d'Ahmara, le meilleur angle pour capturer directement la lumière du soleil est d'environ 14°; les zones sélectionnées pour le projet étaient donc celles qui présentaient cette inclination, faisant d'abord face au Sud, jusqu'à atteindre une exposition maximale au soleil.

A Sol-Urbia, l'ombre est un élément de la vie quotidienne aussi importante que le soleil lui-même. On a constaté que les Ethiopiens vivent aussi à son rythme, et qu'elle est ancrée solidement dans leur culture, d'ailleurs, dans les villes Ethiopiennes, on retrouve un grand arbre au cœur de celles-ci, qui crée de l'ombre, et ainsi un lieu de vie, de rassemblements politiques ou religieux, qui permet d'échapper au soleil de plomb. Sol-Urbia tire partie de ces espaces d'ombres générés par

les surplombantes Eclipses. Les Eclipses, c'est le nom qu'on a donné à ces panneaux solaires, complètement pensés pour collecter l'énergie solaire sur le dessus, et fournir de l'ombre aux personnes en dessous. Les espaces et les bâtiments publics sont ainsi devenus des éléments uniques, qui se combinent et génèrent de l'activité sociale au sein même du réseau de production d'énergie.

Sol-Urbia vise à être un complexe urbain assez dense, caractérisé par des bâtiments de petite hauteur, composés de jusqu'à 4 étages sous les Eclipses. La typologie des bâtiments est définie par des séries de cours irrégulières, qui forment la répartition des maisons la structure sociale du lifestyle Ethiopien. Le développement naturel de Sol-Urbia devrait être similaire à ce modèle, adapté à une ville linéaire. Les rues principales connectent les deux extrémités de la ville, et parcourent toute son envergure, à l'Est et à l'Ouest.

Les artères secondaires sont, contrairement aux principales, perpendiculaires au paysage, s'accordant avec les directions des vents dominants. Les zones piétonnes, quant à elles, sont étroites, mais permettent aussi au vent de venir rafraîchir l'espace. Combiné avec la disposition dense des bâtiments, cet agencement prévient la génération d'une température trop élevée à l'intérieur de la ville et donne naissance à des espaces de vie confortables.

CITY OF CHANGE ADDIS-ABEBA

Transformation strategies for urban territories in the 21st century

Mark Angélil et Dirk Hebel

ETH Swiss Federal Institute of technology Zurich/ DARCH

Faculty of architecture, 2010

p.231-236 traduction : Perre Lebayon



2.1.4 AGRICULTURE ET FAMINE

En Ethiopie, on cultive l'orge, le sorgho, le miel, le café (qui représente plus de 40% des exportations du pays), le coton, le bananier d'Abyssinie et les mangues. Sur la route vers le sud, en regardant l'étendue verte à perte de vue des champs d'arbres fruitiers, tu ne peux t'empêcher de te demander d'où vient la famine. En effet, grâce aux vastes étendues de terres fertiles, à la diversité de climats, à de fortes précipitations et à une main-d'oeuvre nombreuse (85% de la population est rurale), le pays a un potentiel agricole énorme.

Représentant 48% de la richesse du pays, ce secteur reste pourtant sous-développé, en témoignent les famines qui ont ponctué l'histoire du pays. Basé sur une agriculture vivrière, il dépend donc beaucoup des variations climatiques, qui ont des répercussions sur les récoltes selon les années et les régions, comme la grande sécheresse de 1970 qui fit un millions de morts. De plus, le réseau de communication très pauvre ne facilite pas l'acheminement des denrées entre les régions. L'insécurité alimentaire reste une menace pour le pays. Elle est le résultat d'une faible productivité, des infrastructures insuffisantes et d'un niveau technologique très bas. D'autre part, sur plus d'un millions d'hectares, seul 14 % des terres sont utilisées pour l'agriculture et l'élevage.

L'ensemble des terres agricoles est aujourd'hui la propriété de l'Etat. En 1970, il a mis en place une réforme agraire qui le transforma en « biens collectifs ». Les associations paysannes distribuaient aux familles qui le souhaitaient des parcelles n'excédant pas dix hectares et un droit d'usufruit. Les agriculteurs sont donc assurés d'un accès gratuit à la terre. Les autorités voient l'agriculture comme un levier pour l'industrialisation et le développement du pays et ont commencé depuis plusieurs dizaine d'années à la développer et la moderniser. En 2014, par exemple, Mulatu Teshome, le président éthiopien, a affirmé que dans les trois prochaines années le pays mettrait à disposition trois millions d'hectares pour la culture et la production du coton, une secteur en plein essor.

Mais, suite à la nouvelle disposition de 1996, le ministère de l'agriculture avait pour mission de soumettre à la location de larges territoires aux investisseurs étrangers. En 2011, Selon une étude réalisée par The Oakland Institute, « au moins 3,6 millions d'hectares de terres ont déjà été transférées à des investisseurs, chiffre confirmé par le Human Rights Watch qui ajoute que 2,1 millions d'hectares de terres supplémentaires ont été depuis mis à disposition dans des conditions extrêmement attrayantes : prix de location dérisoires et ressources en eau disponibles sans limite »⁴. Les fermiers, chassés de leur terres ou démenagés de force, se retrouvent sans argent pour se relever et dans des lieux peu propices à recommencer une vie.

⁴ Vol de terre en Ethiopie, par Agnès Stienne (<https://visionscarto.net/vol-de-terres-en-ethiopie>)



Illustration 21

2.2 ENTRE ARCHITECTURE TRADITIONNELLE ET GLOBALISATION

Des vestiges de civilisation majestueuse, comme le temple de Yeha, toujours debout depuis 500 ans avant notre ère ou les châteaux de Gondar, montrent une culture constructive élaborée. La religion, ancrée depuis plus de 1000 ans a transmis un besoin d'ériger des lieux de cultes toujours plus impressionnants. Aujourd'hui, la majorité des Ethiopiens peuplent encore les campagnes ; l'architecture vernaculaire est donc encore très présente dans le pays.

Addis-Abeba, quant à elle, jeune capitale africaine en pleine effervescence, se veut moderne. Culture mondiale : verticalité, verres teintés, tram suspendu, la capitale cherche à sortir de l'image d'archaïsme et de famine qu'elle véhicule depuis toujours. Pourtant, l'accès à internet et les voyages coûteux et difficiles ne permettent pas aux Éthiopiens d'apercevoir leurs modèles pour pouvoir s'en inspirer ou s'y conformer. Mais Rem Koolhaas interroge : « Quels sont les inconvénients de l'identité et, à l'inverse, les avantages de l'impersonnalité ? Et si cette homogénéisation apparemment fortuite (et habituellement déplorée) venait d'une intention, de l'abandon délibéré de la différence au profit de la similarité ? Peut être assistons-nous à un mouvement de libération mondial: « À bas le singulier! » Et que reste-t-il, une fois éliminée l'identité ? le générique ? »⁵

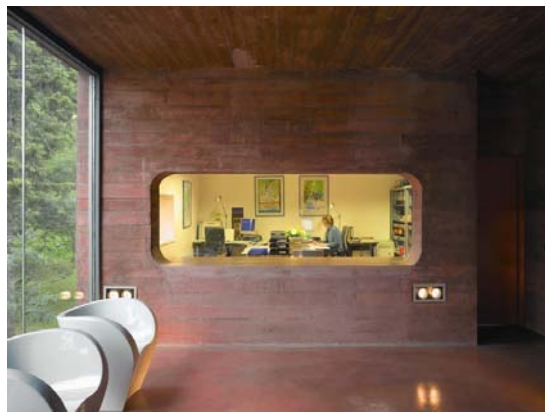
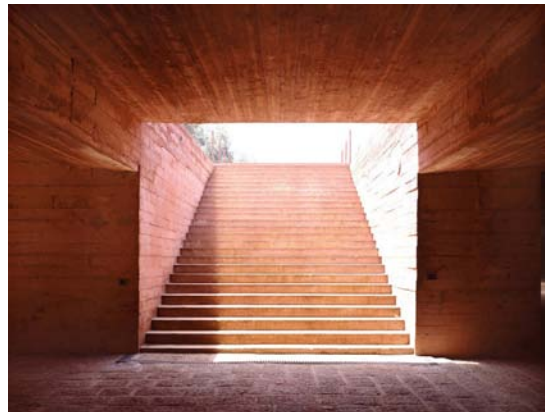
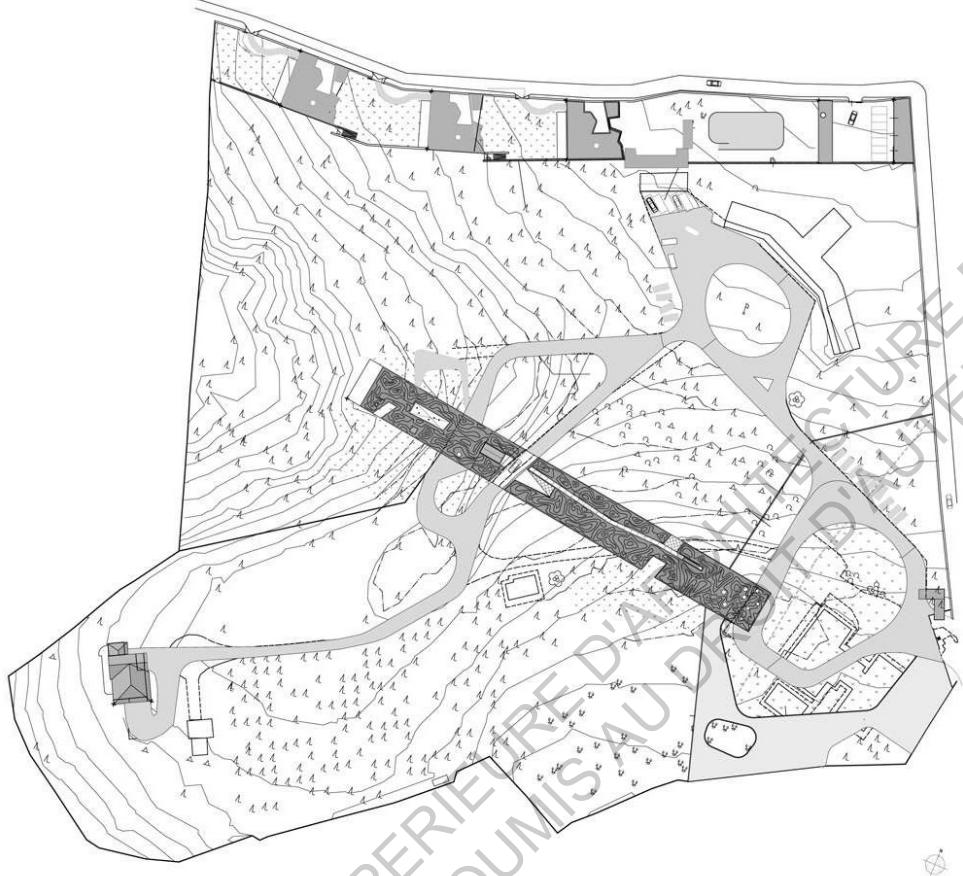
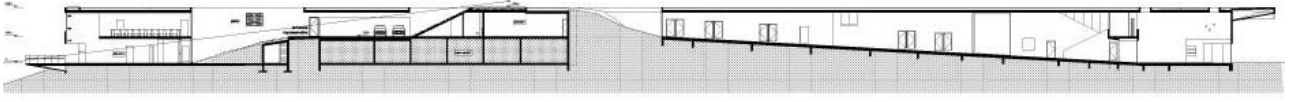
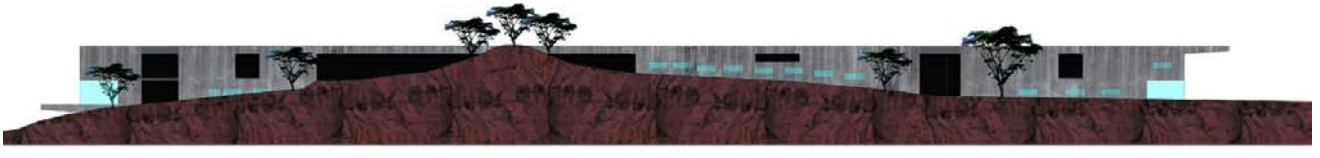
A cet égard, quelques exemples évocateurs s'imposent. Fréquemment la population obscurcit les fenêtres des tours poteaux-poutres béton-armé de 5-6 étages minimum, que l'État lui offre, où l'eau n'arrive même pas à monter. Elle déserte aussi les galeries marchandes déshumanisées, trop éloignées de ses besoins quotidiens. Pourtant, toutes ces avancées permettent de développer l'accès au tourisme, aux investisseurs, davantage rassurés par ce monde qu'il reconnaissent. Épineux dilemme : que privilégier pour que chacun "s'y retrouve" ? à quels besoins élémentaires répondre avec des moyens limités ? Et dans quel ordre ? Ainsi, en amont, des choix stratégiques et politiques s'imposent.

⁵JUNKSPACE, Repenser radicalement l'espace urbain / La ville générique, Rem Koolhaas, Payot & Rivages, 2011 p.45

2.2.1 ARCHITECTURES HÉRITÉES : TECHNIQUES DE CONSTRUCTIONS INGÉNIEUSES

Un voyage vers le Nord de l'Éthiopie nous fait remonter dans le temps vers l'ancienne Abyssinie et ses empires flamboyants (Axum, Lalibela, Gondar) qui ont laissé derrière eux un héritage comparable à celui de l'Égypte. La puissance du bâtiment de Yeha, érigé en 500 av JC, tient autant de sa masse imposante (12m) que dans le méticuleux arrangement de ses blocs de 3 mètres. Le souverain Yemrahana Kristos dédia sa vie à l'Église et créa au XIème siècle un lieu de pèlerinage important dans une grotte naturelle. Le site transforme la conception classique du dehors et du dedans. On se déchausse à l'entrée de la grotte pour marcher sur un plancher au-dessus du sol inondé. Les deux bâtiments ecclésiastiques avec leur bois sculpté, leurs peintures et leurs pierres précieuses nous poussent à les considérer comme deux objets définissant un espace intérieur informel entre la roche et l'architecture sur-travaillée. Le dernier exemple est un jeu étonnant entre le plein et le vide. L'Église Saint-Georges fait partie d'un complexe de onze églises monolithiques sculptées dans le sol rocheux de Lalibela au XIIème siècle. Toutes reliées par un réseau de galeries, elles sont un exemple unique au monde de perfection, où la construction se fait de l'ouverture vers le cœur.

Toutes ces architectures emblématiques montrent que les Ethiopiens ont su développer tout au long de l'histoire des techniques de constructions hors du commun pour ériger des sites majestueux. Mais ces techniques n'auraient pu être réalisées sans la qualité des matériaux présents sur ces sites. En effet, les églises de Lalibela ont été excavées dans une pierre volcanique rouge, à la fois poreuse et solide, qui a permis de tailler et creuser facilement et durablement ; les pierres du temple de Yeha n'auraient pu résister au temps pendant 2500 ans si elles n'étaient pas composées de bricks de sable avec une forte densité ; etc. Pourtant, les élèves en architecture et ingénierie, croyaient encore à la légende racontant que ces églises furent construites en cinquante ans avec l'aide divine des anges..



AMBASSADE DES PAYS-BAS

Site : Ambassade Royale des Pays-Bas
(Addis-Abeba, Ethiopie)

Année : 2005

Architectes : Dick van Gameren et Bjarne Mastenbroek

Programme : Ambassade

L'Ambassade Royale des Pays-Bas se trouve dans la périphérie urbaine au sud d'Addis-Abeba, au milieu d'une forêt d'eucalyptus. Le principe de base des architectes était de préserver et de respecter la topographie des lieux tout en satisfaisant aux exigences fonctionnelles d'une ambassade en activité. Ils ont pris soin de maintenir les contours du paysage et de ne pas déranger ni la flore ni la faune.

Le bâtiment principal, un long volume horizontal, coupe à travers le terrain en pente sur un axe est-ouest. Les murs, le sol et les plafonds, de la même couleur ocre que la terre d'Ethiopie, sont uniformément composés de ciment, créant un effet de grotte et rappelant l'architecture éthiopienne de pierre taillée. Par contraste, le toit plat avec son réseau de bassins superficiels rappelle le paysage aquatique hollandais.

Avec une organisation simple et ouvertement contemporaine des espaces, l'Ambassade des Pays-Bas à Addis-Abeba dépasse les contraintes de sécurité et de surveillance habituellement associées à la construction d'un tel bâtiment, tout en s'intégrant dans le paysage d'une forêt d'eucalyptus pour créer une relation nouvelle et inattendue avec le site. Cette architecture massive, à la fois archaïque et moderne, doit autant à la culture musulmane, chrétienne et locale qu'à son pays d'origine.

Dans sa conception et dans son usage quotidien, le bâtiment répond à son contexte social et physique par un design inventif et une sensibilité poétique.

Cette architecture agit avec son environnement, réduisant l'usage de moyens mécaniques pour profiter de la ventilation naturelle et d'une bonne isolation. La sensibilité de ce projet dans

sa manière de fonctionner se retrouve dans son caractère brut - un autre délicat rappel de la capacité d'une architecture, comme éléments d'une culture matérielle, à assimiler et dépasser les espaces qui l'entourent.

(CyberArchi le 05 septembre 2007)

Archdaily, 13 janvier 2012

<http://www.archdaily.com/198254/embassy-ethiopia-bjarne-mastenbroek-and-dick-van-gameren>

Source illustrations : Archdaily



2.2.2 ARCHITECTURE VERNACULAIRE : RESPECT DE L'ENVIRONNEMENT ET DES TRADITIONS

Durant nos voyages, j'ai été particulièrement touchée par l'architecture vernaculaire du pays. La construction commence avec une structure sommaire du volume simple, en troncs fins d'eucalyptus, sans fondations, qui vont ensuite être remplis par seulement des éléments verticaux avec 20-50 cm d'espacement. Les contreventements se font avec la terre qui est déposée minutieusement entre les poteaux via l'intérieur du volume. L'extérieur se fait après que la première couche soit sèche. Certains se permettent de la protéger avec des pailles, mais la plupart l'habillent simplement avec de la peinture de couleurs. Partout en campagne, l'esthétique de la façade est très importante ; les couleurs vives composées, montrant la personnalité de chaque famille ou village, vont du simple blanc tacheté de vert à l'énorme cœur rouge sur du rose bonbon. Ces techniques, transmises de génération en génération, sont adaptées aux climats. La terre avec sa grande inertie, protège de la chaleur du soleil équatorial. Écologique, cette technique utilise des matériaux locaux disponibles à proximité et gratuits. En France, des architectes, des associations, et des familles éco-responsables se préoccupant de plus en plus de faire diminuer le coût énergétique et l'impact carbone de leurs constructions, remettent la maison en terre (et même en paille) au goût du jour. D'ailleurs les qualités thermiques, acoustiques, écologiques, esthétiques, de résistance et de confort de ces matériaux peu coûteux et disponibles à proximité ont fait leurs preuves depuis longtemps. La traditionnelle longère redevient à la mode.

J'en parlais souvent autour de moi, face aux réussites locales. Mais les étudiants citadins haïssent leur architecture traditionnelle, préférant le faux clinquant. Les matériaux doivent montrer le luxe : sky, carrelage en faux marbre, peinture dorée, brillant, modénatures en placo. La terre, c'est sale.

Pourquoi faut-il passer par une industrialisation architecturale de masse pour comprendre

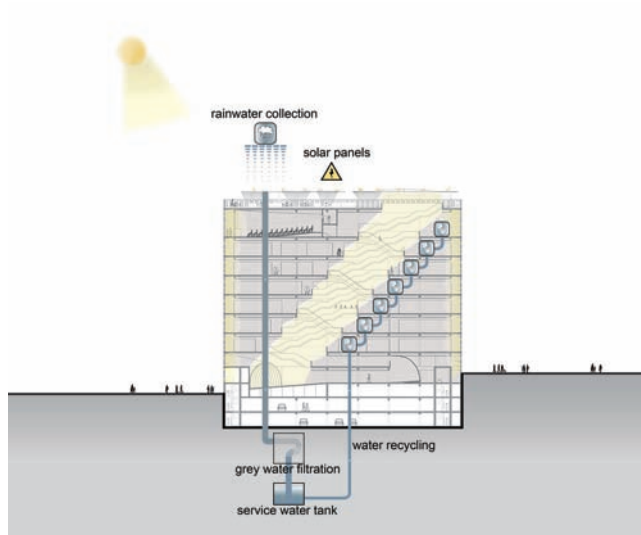
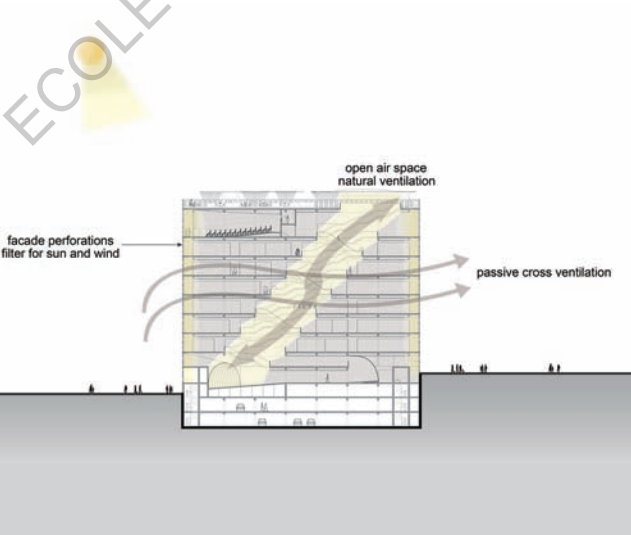
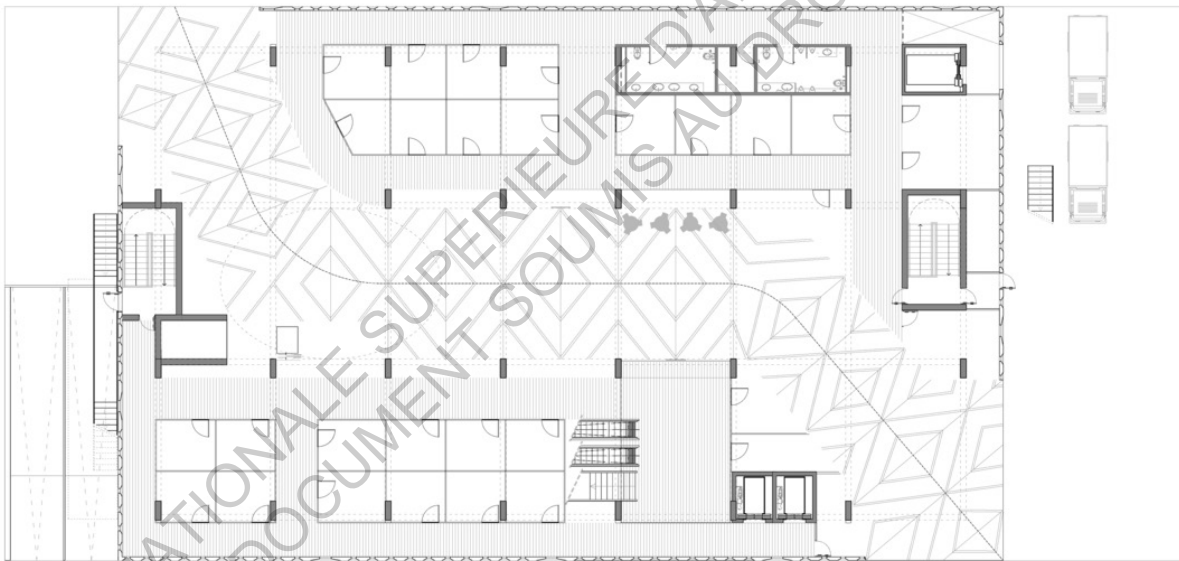
qu'une maison en terre, c'est du luxe ? Parce qu'il n'est pas possible de construire une ville de 5 millions d'habitants en terre, tout simplement.

Buildings, transports en communs, réseaux routiers, galeries marchandes, tout sort de terre à vitesse grand V. Il faut du béton, beaucoup de béton, et trouver suffisamment de ciment est devenu difficile. Le gouvernement a par conséquent augmenté ses dépenses dans le bâtiment*. Il a aussi rationné le ciment en fonction du projet et de son emplacement. Dans les prochaines années, la demande va augmenter. La plupart est donc importé du Moyen-Orient. Et cela ne concerne pas que le ciment : 80 à 90% des matériaux de construction sont importés, sacrifiant la qualité pour le prix. Cette nouvelle augmentation de la demande met également la pression sur les infrastructures : l'Ethiopian Electric Power Corporation a été forcée de demander aux entreprises de ciment et à d'autres grands consommateurs d'énergie de couper la production, ce qui fit augmenter le prix du ciment*². Mais le gouvernement qui a facilité l'obtention de prêts avantageux et a réduit jusqu'à zéro les taxes sur les biens d'importation, à tel point que le carrelage éthiopien revient à 15 dollars du mètre carré contre 5 dollars pour le carrelage importé chinois.

L'Éthiopie s'appuie sur son importation pour satisfaire une architecture inadaptée et consommatrice intensive de matériaux ; elle a rendu son développement vulnérable sur la scène internationale. Mais une recherche d'autonomie est déjà mis en place par le gouvernement qui veut augmenter considérablement la production nationale en développant de nouvelles usines de ciment.

*(250% depuis 1998)

*²13% en une semaine. Le ministère du travail et du développement urbain vient de conclure un contrat d'importation d'1,5 millions de tonnes de ciment avec le Yémen et le Pakistan



LIDETA MARKET

Site : Lideta (Addis-Abeba, Ethiopie)

Année : 2016

Architectes : Xavier Vilata

Programme : Centre commercial

Lideta Market devait être un centre commercial comme tous les autres de la capitale. C'est à dire une galerie marchande déshumanisé entièrement vitré. Mais analysant ceux-ci, l'architecte compris vite que ce type de bâtiment n'était pas du tout adapté à un pays africain.

En effet, sans parler de la consommation exubérante de l'air conditionné nécessaire, ils se retrouvent être de grandes boîtes chaudes invivables, sous un ciel équatoriale où les 25 degrés minimum subsistent toute l'année. De plus, l'activité économique encore très pauvre du pays ne parvient pas à remplir de grandes infrastructures tels que les supermarchés. Les seules larges boutiques, ouvertes par certains investisseurs, ne sont accessibles que pour une très petite partie de la population.

En s'inspirant de Mercato, le grand marché traditionnelle de la ville, Xavier Vilata conçoit un projet qui respect l'échelle du quotidien éthiopien et sa réalité contemporaine. Le bâtiment est composé de deux rues sur plusieurs étages qui déservent les petites cellules de vente. Une circulation centrale en atrium connecte tous les étages de l'entrée jusqu'au toit.

La peau, inspirée du motif que l'on trouve sur l'habit traditionnelle éthiopien, produit un jeu de lumière multicolore entre la façade et le cœur du bâtiment. Elle permet de contrôler l'ensoleillement et la climatisation naturelle du lieu.

Sur le toit, la terrasse collecte la pluie et la filtre pour tous les usages du centre commercial. Ce toit-terrasse a également des parasoles équipés de panneaux photovoltaïc. Ceux-ci créés protection et électricité dans ce pays en pleine crise énergétique.

Archdaily, 15 juin 2016

<http://www.archdaily.com/789535/lideta-market-vilata-arquitectura>

Source illustrations : Archdaily

Traduction : Nina Pestel



UNIVERSITÉ D'ARCHITECTURE DE NANTES
UNIVERSITÉ D'ARCHITECTURE DE NANTES

2.2.3 ARCHITECTURE GLOBALE : LA FIÈVRE DE DUBAÏ

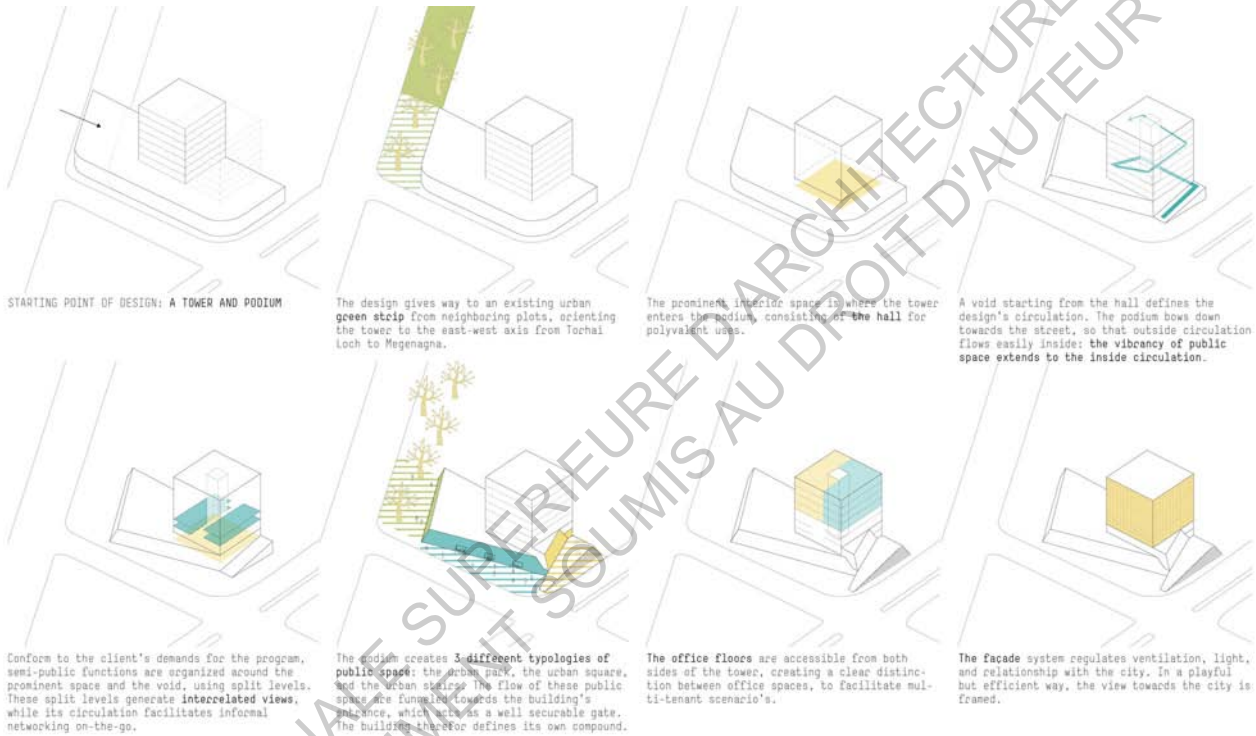
Pourquoi les Ethiopiens, très fiers de leur culture unique, n'acceptent-ils pas leur patrimoine ? Sans doute parce que tradition s'oppose naturellement à mondialisation. Addis-Abeba tente de se créer de nouvelles icônes pour se vendre et entrer dans le dialogue global. Dubaï fait partie de ce jeu où le capital et l'architecture sont entrelacés. Depuis quelques années, le glamour clinquant de Dubaï envoûtant a poussé la ville à copier ce modèle. Tout y passe : style international avec ses incontournables verres teintés bleus, verts et orange ; hôtels de luxe ; quartiers pour la population très aisée où les villa de trois cents mètres carrés peuvent s'épanouir les unes à côtés des autres ; centres commerciaux qui prônent les triples, voire quadruples hauteurs. Et cela marche, le pays attirant de plus en plus d'investisseurs, connaît une croissance de 10% ces dernières années, et devient le pays d'Afrique qui compte le plus millionnaires. Environ trois mille aujourd'hui, et ce chiffre ne fait qu'augmenter.

Mais l'appropriation territoriale par les investisseurs crée des îles urbaines, enferme des communautés et marginalise les classes défavorisées. De plus, cette « Dubaï Fever » symptomatique montre une incapacité de travailler avec le contexte. La capitale des débuts était une capitale polycentrique, et aujourd'hui il ne reste plus grand chose du tissu urbain ancien hétérogène : les quartiers à usage mixte sont peu à peu remplacés par des quartiers hauts de gamme ou des quartiers de condominiums. Les grands axes doivent montrer la grandeur du pays, et dès que tu commences à rentrer dans le tissu urbain caché par ces gratte-ciel, tu aperçois une stratification de richesses et d'éléments que l'on veut pas montrer.

Les images de synthèse, que ce soit à l'école ou dans la rue, accompagnent ce développement et accélèrent la contagion. Elles ne présentant les immeubles que comme des oasis isolées, avec pour seul contexte une armée bien rangées de blocs blancs uniformes de

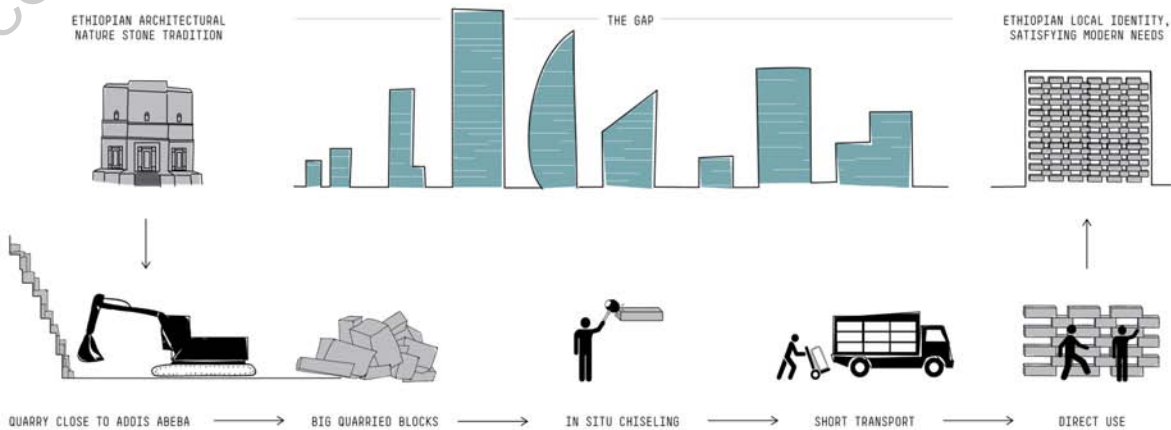
même taille. La ville aujourd'hui se fragmente et perd son tout cohérent. Le tram aussi, si innovant et moderne perché à trente mètres de haut, montre son refus de traiter l'espace public comme si une vie occidentale parallèle pouvait être suspendue au-dessus de ce qu'elle refuse de regarder.

L'ETHIOPIE EST FIÈRE, MAIS ON SE REND COMPTE QU'ELLE POSSÈDE AUSSI LA HONTE D'UNE PARTIE DE SON PATRIMOINE.



"[THE ARCHITECT] MUST RENEW ARCHITECTURE FROM THE MOMENT WHEN IT WAS ABANDONED; AND HE MUST TRY TO BRIDGE THE EXISTING GAP IN ITS DEVELOPMENT BY ANALYZING THE ELEMENTS OF CHANGE, APPLYING MODERN TECHNIQUES TO MODIFY THE VALID METHODS ESTABLISHED BY OUR ANCESTORS, AND THEN DEVELOPING NEW SOLUTIONS THAT SATISFY MODERN NEEDS."

- Hassan Fathy, 1986



CONCOURS POUR LE QUARTIER GÉNÉRAL DE LA CHAMBRE DE COMMERCE

Site : Bôlé (Addis-Abeba, Ethiopie)

Année : 2014

Architectes : BC Architects, ABBA architects et Adey Tadesse

Programme : Quartier général de la Chambre de commerce

Des efforts d'innovation sont apportés dans le milieu professionnel de la construction à Addis-Abeba, même si ils sont plus rares. Des agences d'architecture étrangères, telles que l'agence belge BC architecture, ont décidé de tirer profit du développement urbain de la capitale en apportant une approche plus contextualisée dans leurs propositions.

En collaboration avec l'architecte éthiopienne Adey Tadesse, ils ont remporté en 2013 le concours pour la nouvelle chambre de commerce en plein cœur d'Addis-Abeba. Ils ont eux même nommé leur concept pour le nouveau bâtiment : « glocalisation », mélange entre des matériaux locaux et la typologie de bâtiment de grande hauteur typique de la globalisation. En résulte un bâtiment à la façade porteuse en pierre de taille qui s'inspire du vêtement éthiopien traditionnel, le « Netela ».

Ils ont également voulu concilier la thématique du bâtiment objet qui se multiplie et dynamise le développement urbain dans la capitale, avec un soin apporté à l'intégration du celui-ci dans son contexte et au dessin généreux de l'espace publique qui fait cruellement défaut aux nouveaux projets éthiopiens. En effet la tour repose sur un large soubassement connecté avec l'espace de la rue. Inspiré du bloc massif de Le Corbusier, repris dans le monde entier, ils l'ont adapté à la culture de la rue éthiopienne. Ce podium permet de créer un espace publique surélevé adapté au commerce informel caractéristique des trottoirs africains, tout en tenant le bâtiment imposant à une distance raisonnable de la circulation. L'espace publique se prolonge avec douceur sur une rampe qui monte autour du bâtiment.

Les architectes ont fait le choix d'une façade épaisse pour la tour en réaction aux murs rideau en verre utilisé sur la plupart des nouvelles construction de la ville. Elle est un empilement simple de blocs rocheux que l'on trouve dans les carrières proches d'Addis-Abeba. Elle permet à l'intérieur du bâtiment de jouir d'un espace aéré et ombragé.

En plus de ses performances bioclimatique la façade en pierre est une référence au patrimoine architecturale des églises monolithique de Lalibela.

Archdaily, 9 mai 2013

<http://www.archdaily.com/370377/addis-abeba-chamber-of-commerce-headquarters-winning-proposal-bc-architects>

Source illustrations : Archdaily

traduction : Lucas Stein



Illustration 24

2.2.4 ARCHITECTURE DE MASSE : UN NOUVEAU SOUFFLE POUR LA VILLE

La ville doit faire face depuis ces dernières années à une croissance démographique fulgurante : deux millions d'habitants de plus en seulement cinq ans. Quarante-cinq pour cent vivent toujours sous le seuil de pauvreté, ce qui rend aussi le recensement difficile. Aujourd'hui on estime la population à cinq millions d'habitants. Effectué de manière plutôt artisanale, ce dernier ne donne qu'une estimation chiffrée. En effet, deux chargés de mission sont passés chez nous. Nous avons ouvert notre porte à 6h du matin pour nous entendre demander simplement : "combien êtes-vous ?". Et sur notre réponse "trois", ils sont partis. A ce moment-là, nous vivions dans un condominium. Celui-ci est un bâtiment d'habitation standard, érigé pour répondre collectivement et sommairement à la question fondamentale du logement. L'Etat en construit en masse pour dératiser les habitats précaires et illégaux qui envahissent la ville. Dans ces bidonvilles, les rues escarpées et des maisons partagées produisent une vie de communauté très chère aux Ethiopiens. Mais les conditions hygiéniques et l'accès à l'eau et à électricité rendent ces endroits difficiles à vivre.

L'Etat doit donc réagir vite. Il a donc mis en place un modèle réglé efficace qui permet de construire vite et à moindre frais. Les condominium propose trois typologies : T1, T2 et T3. Ces typologies d'unité sont le résultat de réduction des prix des matériaux de construction et d'un effort de simplification du plan, permettant le plus de préfabrication possible dans la construction. La priorité a été donné à des questions techniques telles que l'efficacité de la grille structurelle, des portées entre murs porteurs. Deux cents mille immeubles d'habitation en cinq ans. Une avancée honorable, mais dans cette précipitation, il en oublie l'essentiel : le bien vivre. Les ouvriers font tout à l'envers, et cela se voit : peinture avant le second oeuvre, tuyauteries non intégrées, etc. Mais le plus dur pour les habitants est cette verticalité qu'ils ne connaissaient pas. Du jour au lendemain, ils ont dû se confronter

aux escaliers et aux inconnus qui partagent leur palier.

Mais petit à petit une vie de quartier au sein même de ces bâtiments s'est créée et on a assisté à des réunions entre voisins dans l'espace tampon où de grandes discussions étaient partagées autour de boissons et nourriture traditionnelles lors de grandes fêtes ou funérailles. Les gens s'adaptent dans ces grands paliers assez vaste pour accueillir les festivités locales, mais même si leurs grandes ouvertures permettent une aération, les couloirs étroits n'ont pas été pensés à l'usage quotidiens des Ethiopiens, comme le séchage des vêtements et des épices sur le sol. Les habitants avec leurs différent parcours, composition familiale et culture traditionnelle (par exemple cuisiner avec un brasero) ne conviennent pas tous à ces trois typologies proposées, et sont obligés de procéder à des modifications majeures s'ils ont la chance d'être propriétaires. D'autant plus que ces appartements intégrés dans ces grands ensembles restent inabordables pour une large part de la population la plus pauvre.

Le plan gouvernemental prévoyant 200 000 unités d'habitations en 5 ans pour éradiquer complètement les quartiers de bidonville, n'a réussi à en produire que 66 000.

PEUT-ÊTRE QU'IL SERAIT TEMPS, COMME AUTRE SOLUTION À COURT TERME, D'AMÉLIORER DIRECTEMENT LES CONDITIONS DE VIE DANS LES BIDONVILLES, À LA SOURCE.

SECU

TEMPS DE CONSTRUCTION : 3 MOIS

AIRE : 96 M²

PRIX : 8 500 \$

MATÉRIAUX : PANNEAUX DE PAILLE TRÈS
COMPRIMÉS, CAOUTCHOUC, TÔLES, BOIS
COMPRIMÉ



SICU

TEMPS DE CONSTRUCTION : 2 SEMAINES

AIRE : 86 M²

ESPACE D'EXTENSION : 30 M²

PRIX : 7 000 \$

MATÉRIAUX : BÉTON (FONDATION), BOIS
(EUCALYPTUS, OSB), TAULE



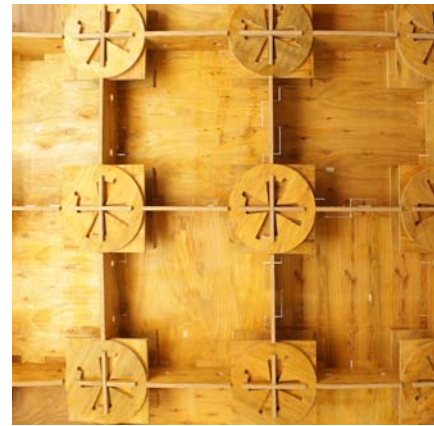
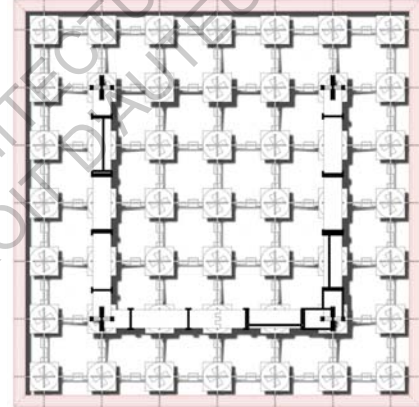
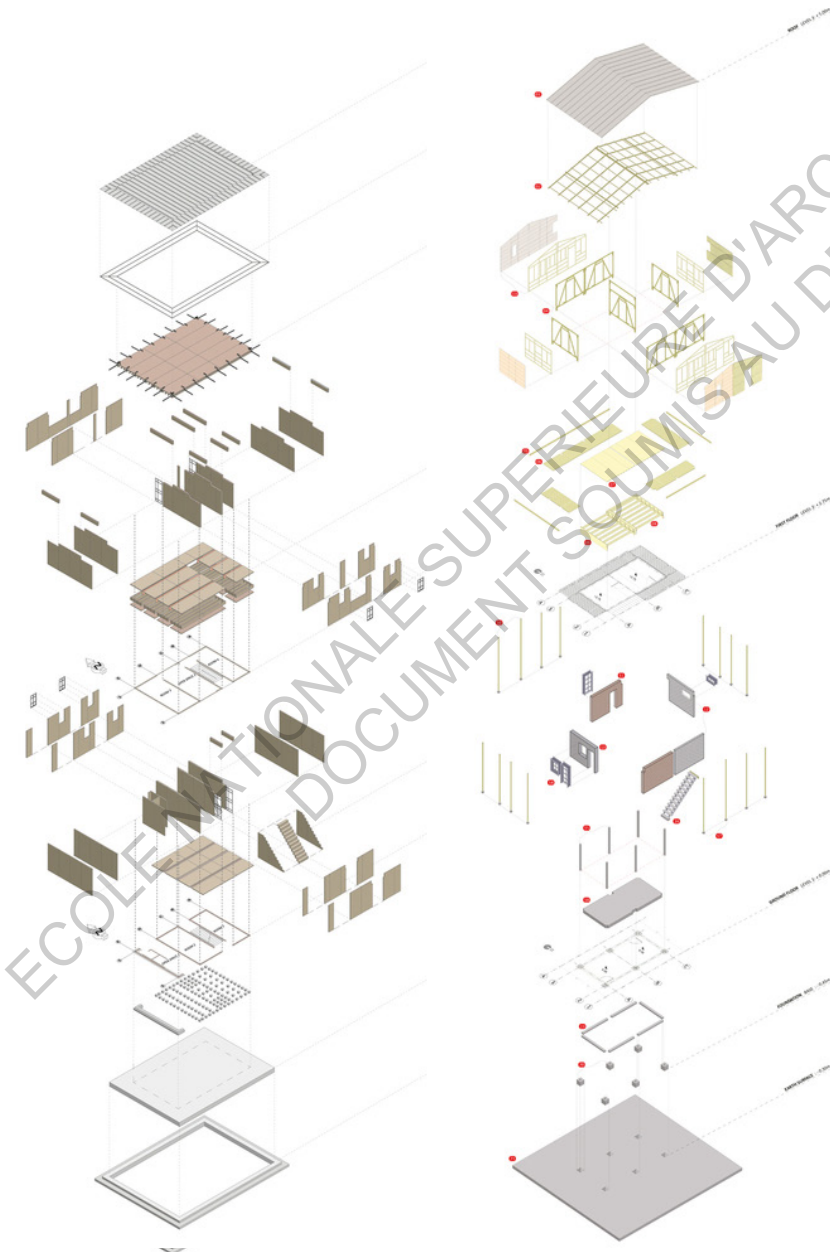
MACU

TEMPS DE CONSTRUCTION : 1 JOUR

AIRE : 36 M²

PRIX : 10 000 \$

MATÉRIAUX : CONTREPLAQUÉ
D'EUCALYPTUS / 18 MM / 1,20 MX
2,40 M



SECU, SICU ET MACU

Site : EIABC (Addis-Abeba, Ethiopie)

Année : 2012-2014

Architectes : Étudiants de EIABC et du Bauhaus

Programme : Logements expérimentaux

Depuis 2008, les étudiants de l'université du Bauhaus de Weimar et ceux de l'université d'Addis-Abeba œuvrent conjointement à la conception de projets visionnaires dans les domaines de l'urbanisme et de l'architecture, mais aussi à la réalisation de projets expérimentaux de grande envergure, plaçant les habitants, les actions sociales et les besoins fondamentaux au centre de leurs préoccupations.

La capitale éthiopienne, hyperurbanisée et en rapide expansion, exige des solutions sur-mesure, car la cohésion sociale dans les quartiers existants (dits « sécurisés » et implantés par Ménélik II à l'époque de la fondation d'Addis-Abeba en 1886) est fragilisée par la désagrégation du tissu urbain établi (bidonvilles) au profit de grands ensembles résidentiels impersonnels (condominiums), dépourvus de tout contenu historique.

Entre 2012 et 2014, trois habitations expérimentales ont été construites dans la capitale éthiopienne. Les étudiants, enseignants et chercheurs des deux universités ont analysé les habitudes de la population et défini trois solutions d'hébergement issues de considérations culturelles et sociales. Ce qui leur permet de répondre avec une grande souplesse à différents scénarios d'occupation.

Le premier, Secu, est un projet centré sur l'usage de ressources issues de l'agriculture dans la construction ; il est entièrement composé de panneaux de paille compressée. Le deuxième, Sicu, est un prototype basé sur un dispositif préfabriqué et enfin, Macu, est un système de pièces détachées issu d'une conception paramétrique, les deux projets permettant aux habitants de construire leur habitation eux-mêmes.

Le mode de construction mis en place répond à

des enjeux de durabilité économique, culturelle et sociale tout en respectant les modes de vie, et en intégrant dans le tissu existant des techniques contemporaines. Les habitants contribuent au projet en mobilisant leurs propres compétences, des techniques adaptables au contexte actuel, ainsi qu'en mobilisant leurs propres ressources financières, afin de parachever les projets en fonction de leurs besoins et de leurs désirs.

Parallèlement, des programmes de construction sont mis en place par le gouvernement éthiopien pour permettre aux propriétaires et à leur famille de ne pas quitter l'environnement dans lequel ils vivent depuis des décennies et où ils ont bâti les structures sociales dont ils tirent leurs moyens de subsistance.

(Dirk Donath, Professeur à l'université du Bauhaus de Weimar, Son projet a été publié dans le Hors-Série AA Events – Holcim Awards 2014, <http://www.larchitecturedaujourd'hui.fr/33839/>).

* Sarah Abdulhafiz, Nicole Baron, Béatrice Delpouve, Joachim Dieter, Peter Dissel, Prof. Dirk Donath, Florian Geddert, Belay Getachew, Asst. Prof. Asgedom Haile, Asst. Prof. Dirk E. Hebel, Olaf Kammler, Jakob Mettler, Nada Mohamed, Ingo Oexmann, Mischa Proll, Timo Riechert, Prof. Bernd Rudolph, Prof. Jürgen Ruth, Emmanuel Sadaraka, Stephan Schuetz, Joern Schultz, Helawi Sewnet, Carsten Stammeier, Brook Teklehaimanot, Dagmawi Tilahun, Lukas Veltruský, Lars-Erik de Vries, Seyume Weldeyesus, Aknaw Yohannes

Archdaily, 3 septembre 2015
<http://www.archdaily.com/773014/students-confront-hyper-urbanization-in-africa-with-trilogy-of-experimental-homes>

Source illustrations : Archdaily



2.3 QUELQUES PISTES ARCHITECTURALES POUR ILLUSTRATION

Dans cette partie, je propose de présenter quelques pistes architecturales qui tentent de répondre ponctuellement à certains problèmes soulevés par la mondialisation, en conciliant des contraintes jusque là conçues en opposition. Ces projets divers, in situ, personnels ou non, n'apportent pas "La solution parfaite", mais offrent à leur manière un nouveau regard sur le futur de la ville, du pays et de ses habitants, en y intégrant une dimension respectueuse des habitudes et traditions.

2.3.1 UNE VOIX POUR LA JEUNESSE

voir annexe 1 p.15

La position des jeunes addis-abebiens, malgré la mondialisation, reste encore très traditionnelle dans leur famille comme dans leurs études. Ils héritent de déterminismes forts, doivent suivre la route prédéfinie par leurs aïeux, et se retrouvent sans voix. Aujourd'hui, avec internet et la globalisation, ils ont accès au monde et commencent à avoir d'autres aspirations et ambitions. Et ils veulent s'affirmer. Un de leurs moyens de s'exprimer est leur tenue vestimentaire : chacun se développe un style vestimentaire propre, contrairement à celui des Français plus homogène par catégorie.

Dans le quartier de Shiromeda, le duo production et vente de vêtements traditionnels est la seule activité économique. Or, la jeunesse souhaite sortir de ce schéma qui se transmet de génération en génération. En effet, un garçon là-bas, nous a dit « Nous avons plein de rêves, mais cela va trop lentement ». Le projet essaie de donner au futur d'Addis-Abeba une nouvelle voix pour s'exprimer à leur manière, dans le secteur de la mode. Ce projet est aussi intéressant au niveau urbain, car il prend le périphérique comme un potentiel et non comme un problème. Au lieu de lui tourner le dos, il l'englobe, pour en faire un tout, une nouvelle centralité.

2.3.2 UNE JEUNESSE SOLIDAIRE

voir annexe 2 p.17

La jeunesse éthiopienne est très fière de son pays et de sa culture, mais regarde vers le monde. Pourtant, derrière son smartphone, elle a conscience des inégalités et des pauvretés qui se trouvent à chaque coin de rues et le déplore ; elle souhaite oeuvrer pour son pays, à sa façon.

Israel Dejene, à l'issue de ses voyages en Europe, a ramené à Addis-Abeba un skateboard. Vivant dans un quartier défavorisé de la ville (Shiromeda), il voit la misère tous les jours qui entraîne les jeunes dans ce tourbillon. Il a donc décidé de créer une association, avec une petite rampe de

skatepark et quelques skateboards pour détourner les enfants de ce paysage. En les occupant d'abord, puis en développant leurs propres compétences, leur capacité à se mettre en scène et à s'écouter, il leur a redonné un peu plus d'épaisseur. En effet, dans le bidonville de Shiromeda, chaque dimanche offrait l'occasion d'une représentation, en petit comité, de danses, poèmes, chants, skate que les enfants avaient préparés pendant la semaine. Aujourd'hui, le premier skatepark d'Ethiopie fut construit en béton, et de plus en plus de jeunes le pratiquent dans les rues d'Addis-Abeba. Ce projet montre une solidarité profonde et désintéressée de la jeunesse éthiopienne.

2.3.3 UN PARC ETHIOPIEN

voir annexe 3 p.23

Addis-Abeba est irrespirable mais les parcs qui offrent une bouffée d'air frais sont désertés. La culture éthiopienne n'étant pas très sujette à la flânerie, les espaces verts vides ne leur sont d'aucune utilité. En revanche, dans la capitale, les lieux de rendez-vous populaires sont les bars et restaurants qui proposent des représentations de danse et de musique traditionnelle originaires de tout le pays.



2.3.4 UNE ENERGIE PROPRE

voir annexe 4 p.25

Le pays, ne possédant ni pétrole, ni gaz, ni centrale nucléaire vise les énergies vertes. Comme les nombreux parcs éoliens ne suffisent pas, l'Etat a donc choisi la solution du super barrage qui fournira assez d'électricité pour le pays, mais aussi pour l'exportation. Mais le projet est très controversé. En effet, il met en péril toute la faune, la flore et la population en amont qui seront recouverts par le futur grand bassin d'eau retenue, mais aussi en amont avec le débit diminué.

Le projet Sol-Urbia propose la solution des panneaux solaires. Dans la région d'Harar où le soleil équatorial pèse sur la population, pourquoi ne pas s'en servir comme d'un potentiel ? Les panneaux récupérerait de l'énergie d'un côté et apporterait de l'ombrage de l'autre. Un projet qui fait réfléchir à des pistes vers l'énergie 'propre'.

2.3.5 UNE AGRICULTURE DE PROXIMITÉ

voir annexe 5 p.27

L'Ethiopie jouit d'un potentiel énorme pour son agriculture, lié à l'étendue de ses paysages variés, mais l'insécurité alimentaire persiste. Addis-Abeba, avec sa croissance démographique fulgurante, grignote chaque année les champs qui l'entourent et expulse les pauvres fermiers. Auparavant, la capitale, composée d'une constellation de centres entourés de champs, était autonome. Aujourd'hui, avec de plus en plus de bouches à nourrir, elle se retrouve aussi de plus en plus éloignée de ses sources alimentaires.

Peut-être est-il temps d'agir différemment ? Pourquoi ne pas insérer l'agriculture au sein même de la ville ? Le projet propose de réconcilier la ville avec sa culture agricole en réunissant fermiers et citadins dans une même place : un marché. En tissant un lien entre tradition et mondialisation, il propose une solution qui ne défavorise personne.

2.3.6 UNE IDENTITE LOCALE

voir annexe 6 p.29

Les racines profondes du pays montrent un héritage architectural magnifique et des techniques de constructions ingénieuses contextualisés. Mais aujourd'hui, que reste-t-il de ce savoir ?

L'ambassade du Pays-Bas s'est inspiré de cet héritage en mélangeant techniques hollandaises et culture éthiopienne. Ce projet, en béton-tinté-coffré, ne cache rien de sa construction ingénieuse et s'adapte complètement au site et à son environnement. Il propose un nouvel héritage éthiopien, une identité locale.

2.3.7 UNE ARCHITECTURE ADAPTEE

voir annexe 7 p.31

L'architecture vernaculaire des campagnes respecte l'environnement et les traditions et a un réel atout thermique. Mais cette architecture n'est pas adaptée à la réalité de la capitale en pleine expansion. Celle-ci se veut moderne et attractive. Le clinquant envahit les tissus de la ville. Il propose un modèle copié d'un monde différent, qui ne se confronte pas au même climat et enjeux. Ne serait-il pas possible de prendre le potentiel des deux ? Une modernité traditionnelle ?

Le projet de Xavier Vilata, dans le quartier de Lideta, à Addis-Abeba, propose d'utiliser le motif du vêtement traditionnel pour en faire une enveloppe protégeant le bâtiment des excès du soleil et en permettant une ventilation naturelle. Sa façade blanche ponctuée de carreaux colorés donne un tout harmonieux, moderne et adapté.

2.3.8 UNE ARCHITECTURE GLOCALE

voir annexe 8 p.33

La fièvre de Dubaï a touché cette ville. Tels des oasis, les nouveaux bâtiments qui sortent de terre sont complètement décontextualisés. Les matériaux, presque tous issus de l'import-



tation apauvrissent le pays. Pourquoi ne pas faire davantage avec ce qu'on a ?

Le projet de BC architect, pour le concours du quartier général de la Chambre de commerce d'Addis-Abeba, utilise les pierres naturelles d'une carrière près de la ville pour l'enveloppe. Cette façade perforée inspirée du tissu éthiopien laisse passer une lumière tamisée confortable pour les utilisateurs. L'espace public, taillé dans la base du bâtiment, omniprésent dans la culture éthiopienne n'est pas oublié : il se prolonge à l'intérieur du bâtiment, telle une rue. Ce projet, s'inspirant des traditions éthiopiennes mais aussi des traditions mondiales, comme celle dictée par Le Corbusier, a une vision économique, esthétique et pratique, à la fois locale et globale.

C'est aussi la première fois que je vois des images de rendu contextualisés avec des figurants Ethiopiens.

2.3.9 UNE REPONSE RAPIDE

voir annexe 9 p.35

La ville se bat pour donner des meilleures conditions de vie à ses habitants en construisant du logement de masse. Or, ce modèle très efficace n'est pas assez rapide : plus de la moitié des habitants vivent toujours dans des bidonvilles, avec souvent des conditions précaires, sans eau courante ni électricité. Son deuxième problème est qu'il n'est pas abordable pour une bonne partie de ceux-ci. Peut-être faudrait-il régler le problème à la source ?

L'école du Bauhaus et l'EIABC se sont réunis pour réfléchir à cette question. Ils en ont dégagé trois projets qui proposent une architecture avec des matériaux locaux, facilement montables par la population, tels de lego. Ces projets proposent une solution rapide à l'urgence du logement que connaît la capitale aujourd'hui.



CONCLUSION

Le touriste pressé délaisse trop vite la capitale pour assouvir sa soif d'exotisme qu'il pense ne pas trouver ici, et le congressiste reste cantonné dans ses hôtels de luxe. Pourtant la ville mérite qu'on s'y attarde. La collision prenante avec sa tradition, séduit et déconcerte le visiteur qui s'y attarde un peu. J'ai décidé de m'y plonger pendant un an, immergée dans ce pays fascinant qui m'a permis de faire évoluer ma vision. Addis-Abeba est le concentré du développement prodigieux du pays, dont j'ai voulu dresser le portrait photographique.

Au premier plan, j'ai vu une ville tiraillée entre passé et futur, un chaos prenant, d'où émergent des images saisissantes et bigarrées, dans un perpétuel déséquilibre. La ville tente de sortir la tête de l'eau en construisant à tour de bras, en modernisant ses infrastructures, en investissant dans la formation de sa jeunesse, et cela se voit. Des retombées positives s'ensuivent : la ville croît et se dynamise, la précarité recule... Elle n'a d'ailleurs pas le choix et doit aussi être attractive pour les futurs investisseurs.

Face à ce défi, la culture traditionnelle peut s'interpréter comme un frein - en témoignent les aspects archaïques ou crispés de certaines mentalités ou croyances subsistant jusque chez les étudiants. Mais non seulement elle fonde l'identité profonde d'une ville et d'une nation, mais elle apporte d'indéniables bienfaits qui enrichissent le quotidien : le café, symbole éthiopien, plein de saveurs, favorise l'insertion économique de proximité et la sociabilisation ; la solidarité et le sens du partage hérités de la culture permet le mieux-vivre à une population très dense.

Au deuxième plan, dans cette cohabitation, une réalité plus complexe apparaît lorsqu'on s'attarde à regarder l'envers du décor.

En s'éloignant de la capitale, on voit que le pays se bat sur différents fronts à la fois pour développer l'agriculture, créer de nouvelles infrastructures, et construire des logements de masse... Or dans un contexte de moyens limités, face à l'urgence d'améliorer les conditions de vie de la population, les potentiels du pays ne

peuvent être exploités de manière simple, avec des modèles préconçus issus de la mondialisation ou du développement durable.

De la même manière, au niveau de l'architecture, la volonté de préserver le patrimoine culturel, de vivre en accord avec ses traditions, ainsi que le désir urgent de neuf et de modernité s'entremêlent et se heurtent. Ainsi, les projets architecturaux se retrouvent au cœur de ce défi : créer une réponse ponctuelle, originale et nouvelle, au-delà des conflits d'intérêts. Avec Sol-Urbia, le soleil des énergies vertes épouse l'ombre de la tradition, telle celle projetée par le grand arbre. A Lideta market, c'est le centre commercial qui prend des allures de marché populaire afin de garantir l'activité économique du quartier. Ou encore l'ambassade des Pays-Bas, symbole d'une ville internationale, s'intègre dans le paysage d'une forêt d'eucalyptus préservée.

Le pays est riche d'une population très jeune, enthousiaste, solidaire, gage d'une vision optimiste du futur. L'Éthiopie a la volonté et le potentiel suffisants pour aller de l'avant. Et c'est en tentant de se mettre à la place de chacun, pour en voir les perceptions personnelles - tabou, fierté, honte - que quelques chose d'adapté se dégagera.

Finalement, comment sortir des tourments d'Addis-Abeba, entre tradition et globalisation ? Tout d'abord, prendre conscience que la capitale est tradition et mondialisation, comme deux faces d'une même réalité. La découverte et l'apprentissage de celle-ci est donc nécessaire à la compréhension de la ville et de son contexte, et donc à son développement. Chacun des projets architecturaux doit s'inscrire dans ce ter-
reau

L'architecte cherche une vision globale et contextualisée pour y dégager tous les atouts possibles. Ces pistes, en tentant un tissage à leur manière, donnent de l'espoir.



UNIVERSITÉ SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
UNIVERSITÉ SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Toutes les photographies ont été prise par moi

Illustration 1 : Premier bain en dehors d'Addis-Abeba, fin de saison des pluies (sept 2015, Debre Libanos)	1
Illustration 2 : Habitat pour le gardien du bâtiment en construction (sept 2015, Addis-Abeba)	2
Illustration 3 : Avion dans le ciel (juillet 2015, Nantes)	4
Illustration 4 : Bar à Chicha, Bôlé (sept 2015, Addis-Abeba)	5
Illustration 5 : Rue en journée (nov 2015, Addis-Abeba)	6
Illustration 6 : Rue vue de notre logement (nov 2015, Addis-Abeba)	7
Illustration 7 : Rue vue de notre logement (nov 2015, Addis-Abeba)	8
Illustration 8 : Minibus (sept 2015, Addis-Abeba)	9
Illustration 9 : Invitation d'un habitant à goûter son plat, voyage avec mes parents (dec 2015, Harar)	10
Illustration 10 : Plat d'injera (chameau), voyage avec mes parents (janv 2016, Harar)	11
Illustration 11 : Platane transformé en sapin pour le Noël éthiopien (janv 2016, Addis-Abeba)	12
Illustration 12 : Musulmane marchant dans la rue (janv 2016, Addis-Abeba)	13
Illustration 13 : Jeune couturier à Shiromeda, vue sur les bidonvilles (avril 2016, Addis-Abeba)	14
Illustration 14 : Etudiantes, Quartier de l'université (fev 2016, Addis-Abeba)	16
Illustration 15 : Enfants de la rue enjoués de voir un blanc (avril 2015, Hawassa)	18
Illustration 16 : Jeunes jouant au football sur un terrain en friche devant le tram (sept 2015, Addis-Abeba)	19
Illustration 17 : Singes profitant de la vue encore verte, fin de saison des pluies (sept 2015, Addis-Abeba)	21
Illustration 18 : Jeunes flânants en journée (avril 2016, Addis-Abeba)	22
Illustration 19 : Jeune citadin jouissant de la puissance de la cascade, sources du Nil (dec 2015, Bahar Dar)	24
Illustration 20 : Paysage montagneux vert à perte de vue avant la saison sèche (sept 2015, Debre Libanos)	26
Illustration 21 : Eglise St Georges lors de notre voyage scolaire (fev 2016, Lalibela)	28
Illustration 22 : Maison des campagnes, voyage avec les parents de Lucas (mai 2016, Chencha)	30
Illustration 23 : Bâtiment en construction avec échafaudages en Eucalyptus (sept 2015, Addis-Abeba)	32
Illustration 24 : Condominiums de notre quartier avec beaucoup de parabôles (fev 2016, Addis-Abeba)	34
Illustration 25 : Baheru, notre colocataire dans notre logement (mai 2016, Addis-Abeba)	36
Illustration 26 : Lideta Market de Xavier Vilata avant qu'il retire les échafaudages (avril 2016, Addis-Abeba)	37
Illustration 27 : Bidonvilles toujours très présents dans la capitale, Shiromeda (avril 2016, Addis-Abeba)	38
Illustration 28 : Tout le monde aide à désenliser le bus scolaire (fev 2016, Montagne du Bâlé)	39
Illustration 29 : Jeunes villageois Oromo, à l'aube (sept 2015, Debre Libanos)	40
Illustration 30 : Ecole typique éthiopienne (janv 2016, Addis-Abeba)	41



BIBLIOGRAPHIE

OUVRAGES

GLOBAL HOUSING,
Affordable dwelling for growing cities
Delft Architectural studies on Housing
naio10 uitgevers/ publishers, 2015

VILLES ET CAMPAGNES DANS LES PAYS DU SUD :
Géographie des relations
Jean-Louis Chaléard et Alain Dubresson
Paris : Karthala, 1999

ADDIS-ABEBA 1886-1941
La ville et son territoire architectural
Fasil Giorghis et Denis Gérard
Shama Book, 2007

JUNKSPACE
Repenser radicalement l'espace urbain / La ville
générique p.45-60
Rem Koolhaas
Payot & Rivages, 2011

CITY OF CHANGE ADDIS-ABEBA
Transformation strategies for urban territories in
the 21th century
Mark Angéil et Dirk Hebel
*ETH Swiss Federal Institute of technology Zurich/
DARCH Faculty of architecture, 2010*

VIDÉOS

LE DESSOUS DES CARTES, Jean-Christophe Victor

Des nouvelles d'Ethiopie, janvier 2008
(<https://www.youtube.com/watch?v=TTbxtJP5sw>)

L'Afrique, zone de croissance, novembre 2014
(https://www.youtube.com/watch?v=1HFt_auS16M)

L'Afrique dans le maintien de la paix, octobre 2016
(<https://www.youtube.com/watch?v=FqemirzZv-Y>)

L'Afrique dans le maintien de la paix, octobre 2016
(<https://www.youtube.com/watch?v=FqemirzZv-Y>)

LION D'AFRIQUE, ARTE

Ethiopie, Décembre 2013

(<http://african-lions.arte.tv/>)

J'IRAI DORMIR CHEZ VOUS, Antoine Maximy

Ethiopie, juin 2014

(<https://www.youtube.com/watch?v=64J7AvbVQNK>)

JOURNAL TV 20h, France 2

Ethiopie : la Chine de l'Afrique,

Marc de Chalvron, 27 décembre 2016

ARTE, Jean-Louis Chaporito

L'Ethiopie, sur les traces des premiers chrétiens

(<https://www.youtube.com/watch?v=I9oAtbsKZSO>)

WEB

L'Ethiopie met en place un système de surveillance
du Web par LeMonde.fr, 11 juin 2012

(http://www.lemonde.fr/technologies/article/2012/06/11/l-ethiopie-met-en-place-un-systeme-de-surveillance-du-web_1716510_651865.html)

Ethiopie, des dizaines de mort dans des affrontement
entre l'opposition oromo et la police par Emeline Wuil-
bercq, 10 octobre 2016

(http://www.lemonde.fr/afrique/article/2016/10/02/ethiopie-des-dizaines-de-morts-dans-des-affrontements-entre-l-opposition-oromo-et-la-police_5006983_3212.html)

Le financement climatique en faveur de l'Afrique
représente un investissement pour l'avenir par Strive
Masiyiwa, 14 novembre 2016

(http://www.lemonde.fr/afrique/article/2016/11/14/le-financement-climatique-en-faveur-de-l-afrique-represente-un-investissement-pour-l-avenir_5030907_3212.html?xtmc=ethiopie_croissance&xtcr=5)

L'Ethiopie inaugure le barrage le plus haut d'Afrique
par LeMonde.fr 19 décembre 2016

(http://www.lemonde.fr/afrique/article/2016/12/19/l-ethiopie-inaugure-le-barrage-le-plus-haut-d-afrique_5051108_3212.html)

L'Ethiopie, Wikipédia, consulté en nov 2016

(<https://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%89thiopie>)

Famine en Ethiopie, Wikipédia, consulté en nov 2016

(https://fr.wikipedia.org/wiki/Famines_en_%C3%89thiopie)

Agriculture en Ethiopie, Wikipédia, consulté en nov 2016

(https://fr.wikipedia.org/wiki/Agriculture_en_%C3%89thiopie)

Vol de terre en Ethiopie, par Agnès Stienne

(<https://visionscarto.net/vol-de-terres-en-ethiopie>)

L'Ethiopie se met à l'éolien, visite de la ferme d'Ashe-
goda, France TV INFO

(http://www.francetvinfo.fr/monde/environnement/l-ethiopie-se-met-a-l-eolien-visite-de-la-ferme-d-ashegoda_1698679.html)

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR